

*O femmes ! J'ai chanté dans l'espoir de vous plaire.*

FLAMBEAUX ETEINTS

*(Voici ce que je chanterai.)*

---

*O fleurs entre les fleurs ! O violettes saintes !*

*Lorsqu'enfin, en un temps, s'arrêtera mon cœur  
Las de larmes, et tout enivré de rancœur,  
Qu'une pieuse main les pose sur mon cœur !*

*Vous me ferez alors oublier, Violettes !  
Le long mal qui sévit dans le cœur des poètes...  
Je dormirai dans la douceur des violettes.*

DANS UN COIN DE VIOLETTES.

*(Prière aux violettes).*

Henriette Willette, « Le Livre d'or de Renée Vivien », Paris : Le Livre  
d'or, 1927.

---

**LE LIVRE D'OR DE RENEE VIVIEN**

ORNE D'UN FRONTISPICE ORIGINAL D'ORAZI  
GRAVE SUR BOIS ET IMPRIME EN COULEURS PAR PIERRE BOUCHET  
PORTRAITS – DOCUMENTS INEDITS

Paris, Le Livre d'Or  
13, Boulevard Saint-Germain, 13  
Paris (Ve)

RENEE VIVIEN

PAR

H. WILLETTE

***A l'heure des mains jointes.***

Ce livre, par hasard, me tomba sous la main. J'étais triste. Le titre me plut. Le nom de l'auteur ne me disait rien : je l'ignorais.

Des vers ! Généralement, on les savoure à petite dose. Ceux-là, je les ai lus d'une traite !...

Jamais, je n'avais, ainsi qu'en cet instant, épuisé une émotion.

Le lendemain, je me procurai tous les autres ouvrages de ce grand poète dont la souffrance fut telle que ses mots magiques, tous emplis de sincérité, m'insufflaient son immense détresse.

Et j'appris toute son âme à travers ses strophes harmonieuses, toute son âme douloureuse et, dans les larmes, je l'aimai !

RENEE VIVIEN !

Ce prénom androgyne et ce nom, doux comme un murmure qui commence tel un chant et finit en appel : Vivien ! C'est comme un cri vers la vie !

Elle-même l'avait choisi, avec art comme tout ce qu'elle choisissait. Elle l'avait adopté dans un instant de bonheur et d'enthousiasme, alors que l'avenir lui offrait ses joies et ses ivresses. Et, instinctivement, cette anglo-saxonne avait choisi ce nom français.

Renée Vivien ! J'aimais Renée Vivien. J'aimais une morte !

De l'au-delà elle m'enveloppait d'un souffle béni ; j'en étais imprégnée. Elle m'aspirait ; j'allais à elle. Et je lui apportais, puisqu'elles lui étaient chères, les fleurs pâles qu'elle avait si pieusement chantées.

Le cimetière de Passy se devine à peine. C'est un jardin suspendu sur la foule. A l'entrée, le monument de Marie Bashkirtseff éblouit et semble rejeter les autres tombeaux dans une ombre vassale.

Non loin, vers la gauche, est une petite chapelle simple, mystérieuse où dort une âme demeurée farouche dans son éternité.

Sur le mur : ICI REPOSE LA GRANDE POETESSE RENEE VIVIEN (PAULINE MARY TARN), DECEDEE LE 18 NOVEMBRE 1909, et cet épitaphe qu'elle fit elle-même :

*Voici la porte d'où je sors...  
O mes roses et mes épines !  
Qu'importe l'autrefois ? Je dors  
En songeant aux choses divines...*

.....  
*Voici donc mon âme ravie,  
Car elle s'apaise et s'endort,*

*Ayant, pour l'amour de la mort,  
Pardonné ce crime : La Vie.*

RENEE VIVIEN

Elle est là celle qui fit naître en moi une nouvelle religion !

La chapelle est toute petite ; mais c'est celle qu'il lui faut, celle où le culte demeure, celle où ne vont que quelques initiés, celle qui ne peut pas appartenir à la foule.

La grille est couleur d'améthyste. Derrière cette grille, des vitraux, à peine poussés. Je les ouvre tout grands pour voir, pour savoir.

Un autel minuscule, fait de bois ancien où l'or, pâli par endroits, luit un peu sur un fond d'un bleu céleste. Une étoffe violette sur laquelle est un Christ d'ivoire encadré de vases antiques et précieux où sèchent encore des immortelles teintes en violet.

Deux vierges éburnéennes, au visage paisible, rayonnent. Une clarté pâle aussi et légèrement mauve les enveloppe : c'est un rayon, passé par le vitrail, qui les pare d'un reflet de pierrerie.

Devant l'autel, dans un cadre noir, est un portrait : son portrait...

Oh ! ce regard qui cherche et qui s'étonne de ne point trouver ! Quelle tristesse ! Quelle angoisse ! Mais aussi, quel rayonnement ! C'est une âme qui cherche à franchir ses limites.

Dans l'ombre de la chapelle, on ne voit plus que la lumière de ce visage dans la lumière de la chevelure blonde immatérielle, nimbe d'or pâle qui répand une clarté unique.

C'est beau, c'est noble, c'est pur !

Et toute cette blondeur, comme une auréole, enveloppe ses traits et couronne son front.

Elle a l'air frêle et irréaliste aussi.

Ses yeux regardent loin, très loin, au-delà de nous ; ils s'extasient sur quelque chose que nous ne pouvons pas voir : son rêve à elle, son rêve impossible, ou du moins, son rêve que nous ne pouvons comprendre.

Ils sont clairs comme l'eau des sources qui, malgré tout ce qu'elles ont reflété, sont encore pures. Et sa bouche, qui sourit à peine, semble lasse des baisers qui ne l'ont pas satisfaite, et lasse aussi peut-être, d'avoir chanté tout ce qu'elle aimait et qu'elle n'a pas eu, tout ce qui montait de son cœur surhumain, de son cœur tout empli d'Amour, de Poésie, de Rêve...

Et la tristesse de ses yeux dit la tristesse de son cœur.

Lévy-Dhurmer a fait jouer, dans ce regard, tout un infini de lumière avec toute l'ombre mystérieuse où Renée Vivien, pudique, cachait, comme avec de grandes ailes, l'éternité de son Rêve.

Ses yeux sont comme deux larges fleurs qui s'ouvrent pour se donner aux caresses du vent, comme pour un baiser s'ouvrent les lèvres. Ils s'agrandissent pour mieux se donner ; ils appellent avec angoisse celle qui voudra accepter toute cette richesse : un cœur tout empli de beauté, de rêve, de passion.

Mais ses yeux reflètent surtout ses images intérieures ; ses yeux où se lit ce qui ne se dit pas, ce qui ne peut pas se dire, car il n'est pas de mot pour dire l'Amour. Et elle était tout Amour. Et elle était purifiée par l'Amour-aux-ailes-trop-grandes, que ne connaîtront jamais que quelques élus.

C'est Elle ! C'est son beau visage visible. Et c'est aussi toute sa vie profonde, sa Poésie immense, qui plane si haut, parce que ses ailes sont trop grandes et qu'il lui faut l'Infini.

Elle a le visage grave des vierges des vitraux, le visage grave et triste de tous ceux qui doivent mourir jeunes.

Et ce portrait est toute la lumière de cette tombe !

Une lampe antique, dont le cuivre est tout poussiéreux, tombe du plafond ; mais nulle flamme ne l'habite.

Un tapis violet, qui se fane doucement, couvre le sol ; c'est une chasuble ancienne sur laquelle est pose une autre lampe, morte aussi...

Et, sur le banc de bois noir, au pied du vieil autel, un livre à couverture grise, qu'elle aimait.

Voilà donc tout ce qui nous reste d'elle ! Mais je la sens vivante en son passé. Et c'est ce passé d'hier qui ajoutera sa révélation à celle de cette tombe.

**Evocation.**

Avenue du Bois, au 23.

J'apprends aujourd'hui que Renée Vivien occupa le rez-de-chaussée qui est séparé de l'avenue par un petit jardin. C'est là qu'elle est morte.

Evoquons le passé ; et, avec une religieuse émotion, pénétrons dans le temple de la poétesse.

A peine la porte s'est-elle refermée, qu'une lourde draperie retombe, semblant mettre une séparation sourde entre vous et le monde.

On respire une atmosphère de chapelle ; on est enveloppé de silence, et la vie semble absente. C'est un sanctuaire de poésie, de mystère et de songe.

Le jour meurt !

Renée Vivien est là, dans l'ombre, au milieu des Bouddhas amis, entourée de bibelots bizarres, rapportés de ses voyages à travers le monde.

Cette ambiance choquerait les gens sages : ceux qui ne font que ce qui se fait, qui ne portent que ce qui se porte.

Renée Vivien, elle, sacrifie toutes les conventions et tous les snobismes à ce qu'elle aime.

La lumière électrique la blesse : elle s'éclaire avec des cierges. Leur douce flamme dorée qui danse et qui s'incline plaît davantage à son rêve que la lumière aveuglante d'une ampoule.

Ce qu'elle aime, ce n'est pas la vision éclatante des choses, mais leur contour à peine indiqué dans la pénombre. Les objets semblent s'animer, changer d'aspect : parfois ils sont agrandis, prolongés dans cette obscurité ; parfois un point brillant sur une courbe accentue un détail tandis que tout le reste semble fuir.

Ce ne sont plus des choses mais des ébauches vivantes, des fantômes angoissants et exquis comme tout ce qui appartient au mystère.

*Le charme douloureux des ébauches m'attire  
Comme un gardénia qu'une haleine meurtrit.*

L'indéfini, voilà ce qui la charme ! Seul ce qui est incomplet l'émeut, parce que son imagination supplée à ce qui manque. Renée Vivien embellit, elle développe, elle découvre ce qui est à peine indiqué.

Et c'est pourquoi elle s'est ingéniée à rendre tout vague et flou autour d'elle.

Puisqu'elle ne rêve que du rêve, il faut qu'elle vive dans du rêve, et le décor qui l'entourera sera toujours indistinct.

D'imprécises lueurs passent à travers les vitraux à peine translucides qui retiennent la multicolore lumière du dehors. Ils se détachent, bijoux féériques, dans l'ombre où les meubles s'ensevelissent.

Dans le salon, près de la table qui occupe le centre, une clarté luit : c'est Elle.

Non pas elle, vivante, mais plus que réelle !

C'est le merveilleux tableau peint par Lévy-Dhurmer. Est-ce une fée ? Est-ce une femme ? C'est Renée Vivien !

La table est encombrée de mille bibelots précieux que l'on devine à peine. Une vitre recèle des trésors rapportés de ses voyages lointains.

La porte s'ouvre : Elle !

En longs vêtements de deuil, souples, légers, qui voilent son corps frêle, elle s'avance. Long comme une mince tige qui supporterait une fleur éclatante, mais

trop lourde, son corps fragile se penche un peu et sa tête s'incline. C'est une fleur, un fantôme de fleur fléchissante.

Sa tête auréolée illumine et son collier de violettes oscille un peu, bercé par son sein, par son pas silencieux et rythmé.

Elle est belle, d'une majesté douce, hautaine et gracieuse à la fois.

Elle sourit de ses yeux d'or, sourire inoubliable, unique.

Renée Vivien est une harmonie sublime ; elle est plus fragile qu'une femme et moins légère qu'un fantôme. C'est une âme qui passe et qui a pris un transparent vêtement de chair : Renée Vivien semble surnaturelle.

Mouvante, souple et languide, elle invite à passer le seuil de la pièce où ne vont que les rares amis.

Sur le large divan qui occupe, à droite, un des angles, elle se blottit dans les coussins, riches et sombres pour la plupart.

Elle parle à voix presque basse, en regardant le Bouddha qui sourit, au fond de sa niche, entre les deux fenêtres s'ouvrant sur le jardinet de l'avenue du Bois.

Dans des vases de bronze, l'encens grésille, les fleurs évaporent leurs parfums, et des grains de riz sacré blanchissent le fond des coupes d'or.

De chaque côté de la cheminée, sont de hauts lampadaires où des cierges brûlent en pleurant d'étranges larmes. Tout près, de nombreux Bouddhas dont la lumière mouvante des cierges anime les yeux qui semblent vivants.

L'on croit être dans un temple hindou rempli d'idoles d'or !

Tout au milieu de la pièce, un énorme gong de bronze lui près d'un petit meuble, où sont encore entassés de multiples bibelots chinois.

Oh ! ces lampes qui ne donnent pas de lumière, mais épandent de douces lueurs : lanternes de temples orientaux en bronze découpé, suspendues, immobiles veilleuses ; ou bien, posées sur le sol et répandant une pâle clarté, bizarres insectes monstrueux, aux couleurs inattendues, qui donnent des reflets inouïs aux tapis et aux objets tout proches.

Folies, tout cela, diront les êtres sages ! Recherche d'un cerveau malade ! Non pas : désir de paix souveraine ! L'ombre était son amie ; son mystère lui plaisait, et elle s'y sentait à son aise. Et toute cette ombre n'était qu'un long voile de deuil : le deuil de son désir, le deuil de son amour, le deuil de son rêve.

Mais son front rayonnait, où vivait son génie ; et si elle s'entourait d'ombre, c'est que la lumière était en elle,

Renée Vivien parle doucement. Elle décrit les aspects du désir supraterrrestre qui la hante :

*« Mon paradis serait un doux coin sombre aux confins de la divine lumière, un doux coin sombre rempli de violettes.*

*Dans la paix divine je songerai et ne verrai que trois archanges sœurs.*

*Ces apparitions rayonnent divinement d'une triple lueur, violette et verte et bleue.*

*Puis les deux archanges aux ailes bleues et vertes, prennent leur essor. On a tant besoin d'eux ! Et je demeure seule avec l'archange violet.*

*Nos yeux s'unissent dans le parfait amour.*

*Je la contemple et la contemple cette forme divine qui fut jadis une sœur  
bien-aimée et perdue et pleurée sur la terre lointaine.*

*O parfum des Violettes du Paradis ! »*

Lorsque sa voix se tait, il semble qu'elle vous a entraîné à sa suite vers son  
« Paradis » et l'on se perd dans un rêve...

Mais la grave jeune fille redevient enfant, tout à coup. Elle conte une anecdote  
et rit. Elle a un rire frais et tendre tout empli de joie sincère et naïve. Elle rit en  
vous regardant de ses yeux dorés qui rient avant ses lèvres. Et sa voix pure  
monte, sa voix qui saisit le cœur ; car il y a, dans cette voix, comme une note de  
cristal à travers une étoffe soyeuse.

Et, de nouveau, la poétesse s'assombrit. Avec le crépuscule, sa gaieté est  
tombée, elle s'est éteinte tout d'un coup, comme une étincelle.

Renée devient brusquement sérieuse et parle avec une simplicité aussi  
poignante que ses plus beaux poèmes. Et de longs silences, plus éloquents que  
des paroles, tombent lourds, solennels, ou bien, suaves et doux...



**L'Amour des Amies.**

C'est la nuit... Renée ne dort pas. Elle écrit son rêve. N'est-ce pas un peu le réaliser ? Elle n'est pas assise devant son bureau, qui, sous les flammes dansantes, prend des tons d'orange et d'or. Un grand ange gothique, sur une colonne, veille.

Et Renée travaille dans son lit.

Elle l'aime ce lit somptueux qui devrait être peuplé des songes du fumeur d'opium à qui il appartient. Elle l'aime parce qu'il est à la fois mièvre et grand comme l'Orient qu'il évoque, parce que c'est le lit qui s'harmonise avec elle. Elle l'aime comme elle aime les netzuké, ses tentures qui cachent les impersonnels papiers, et son grand Kwannon à l'œil énigmatique.

Elle travaille ? Elle chante. Et elle ne chante qu'une chose : La Femme, son amour de la Femme.

Dans ce sujet unique, Renée Vivien a été diverse, tout en demeurant parfaite.

Païenne, adorant les cultes anciens, elle aura de belles émotions dans les temples chrétiens. La beauté des offices, les chants, l'encens, la lumière passant au travers des vitraux, les nobles architectures toucheront son âme d'artiste. A la fois fidèle et changeante, femme en un mot, elle a été la sublime Poétesse de la Femme !

Elle l'aime tellement qu'elle la voit partout, qu'elle la lie aux beautés de la nature, lorsqu'elle ne la confond pas avec elle.

De même qu'elle écrivait :

*Tes yeux gris et verts comme le crépuscule*

Elle disait aussi :

*L'enclos tiède où le fruit livre ses grappes mûres  
Comme une femme offrant l'ambre de ses deux seins.*

Devant la beauté, tout son être se tendait avidement ; et, si elle aimait tant la Femme, c'est parce qu'elle ne trouva rien de plus beau au monde.

Elle lui rendit un culte parce qu'elle en avait fait une divinité. Son amour pour elle était comme un cri qui montait de son cœur à ses lèvres. La grâce presque irréelle des amours féminines, les caresses légères, immatérielles, convenaient mieux à sa sensibilité que l'étreinte brutale qui asservit. C'était cependant un rêve que de rencontrer une femme dont l'âme fut semblable à la sienne. Son désir n'est pas celui d'une passionnée avide de caresses, mais plutôt celui d'une âme qui veut s'anéantir dans une étreinte chaste et qui ne réclame que le baiser d'une âme jumelle.

Ainsi, chaque nouvel amour sera pour elle une déception. Elle demande l'Infini, on ne lui offre que du plaisir !

Alors, elle s'écrie :

*Car voici la raison de mon tourment infâme :  
Je ne surprendrai point le regard de ton âme,  
C'est pourquoi je te hais, c'est pourquoi je te crains...  
J'appelle un autre amour, d'autres yeux, d'autres mains.*

Ce n'est certes pas là le cri de la chair avide de volupté ; c'est bien l'appel d'une âme. Elle est anéantie, seule, désespérée !...

Renée n'entendra jamais *la voix des femmes qui sanglotent* : « *Voici l'offrande de nos âmes.* »

Elle l'eut, cependant, cet amour chaste ; mais il fut bref. La mort devait séparer les deux jeunes filles dont l'amour fut vierge de tout contact charnel. Mais cet amour fut si grand, si pur, que l'âme éparsée de la jeune morte ne put, en s'évadant du monde, s'arracher complètement de celle de la poétesse.

Violette ou Ione, tels sont les noms que Renée donne à cette amie, sa première inspiratrice.

C'est en souvenir d'elle qu'elle dira :

*Viens, très blanche à travers la brume diaphane,  
Droite dans la raideur de ta virginité.*

Car Renée glorifie la virginité ; elle s'incline devant sa puissance orgueilleuse ; non pas au point de vue physique, mais pour sa valeur morale.

Pour Elle, ce sera un symbole de liberté et de force dont on doit être fière !

Mais chez Renée Vivien, la virginité n'exclut pas la volupté. Elle est délicatement sensuelle. Sa passion ne sera pas une passion vulgaire ; elle sera exclusivement aristocratique, à la fois sereine et inquiète, où la sensualité et le mysticisme sont étroitement unis.

Et Renée sera toujours fidèle ; fidèle à son amour qui fut unique. Ce sont ses maîtresses qui ont changé, car elle ne trouvait pas en elles ce qu'elle cherchait.

C'est à Violette aussi qu'elle devra le grand amour qui devait bouleverser sa vie. N'est-ce pas chez elle que lui apparut celle qu'elle appela sa Lorély ? Celle qui, par sa royale beauté, son éblouissante jeunesse, et, surtout, par son charme étrange, devait faire d'elle une esclave ? Elle lui demanda un amour absolu, total, et ne le reçut point.

Cette soif d'Infini qui était en elle, ne fut jamais satisfaite. C'était un rêve ! Renée n'a pas compris que le rêve est un mirage où l'on se repose des misères terrestres, mais dans lequel on ne doit pas demeurer. C'est pourquoi elle fut toujours insatisfaite. Si elle avait ambitionné des choses réalisables, sans doute elle eut été heureuse. Mais elle eût été aussi une femme quelconque, tandis que cette grande soif d'Infini qui emplissait toute sa vie l'a rendue immortelle.

C'est encore en souvenir de Violette que Renée retournera à Nice.

Elle a là un beau jardin tapissé de violettes.

C'est un jardin de deuil : c'est ce qu'elle aime. Pour elle, « le Midi est traversé de fantômes. Ses ombres aimées y errent plaintivement. » Elles errent sous les oliviers, se penchent pour respirer les funèbres violettes, et pour voir peut-être leur image dans le bassin profond. Mais « un mistral s'abat sur les oliviers... et ce sont de longs soupirs d'arbres ! »

Et c'est là ce qu'elle aime, qui l'enchanté et l'attriste à la fois.

***L'Être double.***

Renée est un être double. Son âme est avide d'infini, mais elle a des coins de candeur enfantine.

Le grand sens aristocratique qu'elle possède est sans profondeur. Si Renée Vivien aime les reines, c'est parce qu'elles ont plus d'allure que les autres femmes.

Elle adore les voyages et elle tient à ses meubles et à ses collections. Elle souffre d'un perpétuel duel en elle-même.

« J'aime mes livres, mes tableaux, dit-elle, mais ça me fait des pieds de plomb. Je ne suis plus la vagabonde. »

Pourtant elle fut une grande voyageuse.

Elle voulait toujours voir du nouveau, pour, variant ses visions, varier ses sentiments. Mais partout elle se retrouvait. Attirée par les mystères orientaux, elle eut le désir de s'y recueillir. Puis, les brumes du Nord la charmèrent. Elle aima Venise, et lui trouva toujours un goût de mort. Elle parcourut le monde, alla deux ou trois fois en Amérique, en Espagne, visita la Grèce, la Turquie et fut hantée par le Japon. La voici à Florence, à Naples, à Athènes... Elle voit la Palestine, qui la séduit, et traverse l'Égypte, jusqu'au désert !...

Et partout, elle saura découvrir la Beauté !

Car l'âme de Renée Vivien est profondément artiste. Pour elle, l'art est une religion, et l'harmonie d'un geste la séduit autant qu'un chef-d'œuvre réalisé. Les formes, les couleurs, la musique l'enchantèrent. Mais la musique qu'elle aimait n'était pas la nôtre, celle que nous lisons sur des lignes, celle qu'on exécute sur des instruments.

La musique qui la faisait vibrer, c'était celle du vent dans les arbres, celle de la mer, ou le chant d'un oiseau. Toutes les voix simples et étranges l'enivraient, et elle s'extasiait devant les grandes harmonies de la nature.

Le grand concert du monde la faisait frissonner, car il lui semblait venir de l'Infini !

Les sons évoquaient chez elle mille impressions, mille images ; elle les parait de couleurs, et c'est pourquoi elle évoque si justement « le miracle des sons ». Et le miracle est son ascension vers le Rêve !

*Je me suis égarée en la vaste musique,*

Chantera-t-elle, et ses rythmes se rapprocheront de ceux de la nature, de ceux que rien n'égale et qui ne s'imitent point.

Certes, Renée Vivien aima aussi la musique des Maîtres, mais ceux qu'elle admira furent très peu nombreux.

Et elle aura pour le piano, même, depuis son enfance, une insurmontable horreur !

Elle avait, avenue du Bois, une petite pièce qu'elle appelait « la Chambre des Musiques » et qui était remplie d'instruments anciens pour la plupart. Un jour, Charles-Brun lui offrit une flûte à sept trous qu'il avait trouvée dans un village des Pyrénées. Cela rappelait à Renée la flûte des pâtres antiques, et elle ne sut comment remercier assez chaleureusement celui qui lui donnait une telle joie.

Dans toute chose, Renée Vivien recherchait l'accord des sons les plus purs. Tout bruit discordant la choquait, et c'est pourquoi elle se retira de la vie qui sonne

faux. C'est parce qu'elle fut une grande amoureuse de l'harmonie, qu'elle aima tant le silence. Et c'est pour cela, aussi, qu'elle aima tant chanter.

Renée Vivien a écrit des vers comme l'on pleure. Elle a chanté pour calmer sa douleur et n'y est point parvenue. Le calme n'a été qu'apparent, l'oubli, fugitif : le temps de créer un poème !

Et du jour où elle commença à écrire, sa verve fut intarissable.

*Je me mis à chanter sans témoins, pour la joie de chanter.*

Ailleurs, elle dira en parlant de ses vers :

*Nul ne les lira jamais !*

Certes, elle se trompait, mais la foule lui importait peu. Malgré son désir de cacher son âme, elle l'a montrée tout entière. Nul poète ne s'est plus et mieux exprimé que Renée Vivien ; et, c'est surtout ce qu'elle veut cacher qu'elle laisse le mieux voir !

Elle n'est pas seulement un peintre d'âme, elle est aussi un peintre de la nature ; et sa peinture est une merveille de réalisme, les tableaux qu'elle nous montre, les contrées qu'elle évoque, auraient suffi à faire d'elle un grand poète !...

Et, cependant Renée Vivien ne copie pas : elle crée ; et sa création est rigoureusement exacte, semblable à la réalité et d'une pureté de forme remarquable.

Ses images, toujours nouvelles, sont d'une délicatesse infinie et d'une vérité incontestable.

Ses vers sont passionnés, mais la passion est condensée en un seul mot. Cette sobriété de la phrase est douce, harmonieuse, tantôt caressante, tantôt emplie de violence. Les rythmes, chez Renée Vivien, sont des évocations.

Très parnassienne, elle ne veut se permettre aucune licence. Elle rêve de gloire et a horreur des éloges. Elle a peur du ridicule et réalise des chefs-d'œuvre.

**Mytilène.**

Renée Vivien n'est pas moderne ; elle n'est pas d'ici. Elle est, parmi nous, un reflet du passé. Son âme, malgré ses efforts pour s'assimiler à notre vie actuelle demeure dans l'Autrefois. Aussi, quelle tristesse ! quelle angoisse.

C'est la détresse de l'exilée qu'elle éprouvera toute sa vie !

Ce que notre existence voudra lui imposer, elle le refusera, par mépris ou par haine ; et, lorsqu'elle sera obligée d'en accepter les nécessités, elle souffrira, gênée de n'être pas dans son milieu propre.

Alors, elle se réfugiera dans le rêve. Le rêve ou... le souvenir ?

L'un et l'autre.

Renée Vivien est semblable à quelqu'un qui, parti pour un long voyage, revient très tard, très tard, alors qu'on ne l'attendait plus, et qui retrouve tout changé.

Ce qu'il aimait a disparu, remplacé par des choses étrangères inaptées à lui donner les joies d'autrefois. Aussi, il les déteste et se réfugie dans le passé, vivant désormais avec ses regrets.

Renée Vivien nous dit elle-même qu'elle revient « chercher l'illusion des choses d'autrefois » et ses regrets se traduisent par de beaux chants.

Si l'on demandait à quelqu'un ignorant l'ascendance de Renée Vivien, quelle est la patrie de la poétesse, nul doute qu'il ne réponde, après avoir lu ses vers : « Mytilène ».

En effet, nous avons tous une patrie d'adoption : celle que nous chantons et vers laquelle nous allons, poussés par d'invisibles forces.

Renée Vivien, comme Psappa, était de Mytilène, l'île délicieuse où les vierges s'aimaient, où, par les soirs tièdes et embaumés, elles allaient, à pas lents et les mains enlacées, en chantant les divines strophes païennes.

*Douceur de mes chants, allons vers Mytilène.  
Voici que mon âme a repris son essor,  
Nocturne et craintive ainsi qu'une phalène*

*Aux prunelles d'or.*

*Allons vers l'accueil des vierges adorées !  
Nos yeux connaîtront les larmes des retours !  
Nous verront enfin s'éloigner les contrées  
Des ternes amours !*

S'il est vrai que l'âme se réincarne, Renée Vivien ne serait-elle pas la divine poétesse ? celle qui exalta la grâce féminine et dit à ses amies :

*« Envers vous, belles, ma pensée n'est point changeante. »*

Renée Vivien a continué l'œuvre de la Muse lesbienne ; comme elle, elle a chanté en vers de onze pieds, d'une musicalité étrange, et enfin, souvenir ou inspiration, elle a reconstruit une partie de son œuvre disparue.

Et la prie comme on prie un dieu, et Psappa l'exauce !

Renée Vivien, comme elle, aime les jeunes vierges ; elle leur donne toutes les fleurs de son âme, tous les parfums de son cœur, tous les baisers de ses lèvres. Elle chante, sans fausse honte, tout ce qu'elle aime et tout ce qui la fait souffrir.

Et ses accents sont tellement sincères qu'elle atteint la perfection de la forme et de l'émotion.

Dans un élan de passion elle s'écrie :

*Reçois dans les vergers un couple féminin  
Ile mélodieuse et propice aux caresses.*

.....  
*Puisque Psappha couchait avec une immortelle,  
Accueille-nous avec bonté, pour l'amour d'elle.*

Et c'est à Mytilène qu'elle semble avoir trouvé le bonheur, avec celle qu'elle aime, celle qui la comblera d'une ineffable joie : elle en est sûre.

Car elle y retourne pour y revivre le passé. Sa nostalgie, c'est Lesbos aux mœurs voluptueuses, et, pour mieux goûter la beauté païenne, elle étudie la langue des Hellènes.

A Mytilène, Renée Vivien semble revivre ; c'est-à-dire que sa vie intérieure, au lieu de se concentrer, s'extériorise. Renée rêve éveillée, et son rêve, au lieu de l'emporter dans l'avenir, la ramène dans le passé, au temps où Psappha célébrait l'Eros « qui s'abat comme un vent sur les chênes... Athis l'écoutait en rêvant ».

Elle voit, sur les grèves d'or,

*Les vierges enseignant aux belles étrangères  
Combien l'ombre est propice aux caresses légères.*

Comme elle les évoque doucement, les vierges de Lesbos ! Certes, Renée Vivien est aussi bien l'amante d'aujourd'hui, l'amante de tous les temps ; mais le cadre moderne est si peu poétique ! Et la Poésie est inséparable de Renée.

C'est pourquoi ses jeunes filles sont toujours dans les vergers de Mytilène.

Elle les suit, de son regard nostalgique ; elle va, mettant ses pas dans leurs pas. « De leurs pieds qui sont blancs comme ceux d'Atalante, » elles effleurent, sans les courber, les herbes qui sont pleines d'odeurs, et qui ne gardent nulle empreinte de leur passage. Le barbitos résonne, des chants montent vers la nuit : Soupirs ?... Plaintes ?... Volupté.

Renée s'unit à ses sœurs de jadis ; sa voix s'élève ; elle exalte « les baisers de velours », les « caresses qui sont de « mélodieux poèmes » et cet amour « qui est plus grand que toutes les amours. »

Ces visions sont d'une telle intensité que Renée oublie l'heure présente. Elle est heureuse, parfaitement heureuse... car elle sait que toutes celles-là qui sont mortes, fantômes du passé, créations de son âme, ne la tromperont point.

Dans la voix féminine de la mer, elle écoute quelques accents païens venant de l'au-delà, et, dans la voix du grand vent, elle semble entendre encore les accords qui ont inspiré l'immortelle.

Et, pour embellir la terre antique, elle voudra la couvrir des fleurs chères à la Muse de Lesbos. Avec une touchante ferveur, elle plantera elle-même quelques pieds de violettes qui s'épanouiront, sombres améthystes, plus tard, dans son verger de Mytilène.

***L'Assomption de Renée Vivien.***

Renée Vivien était tout à fait détachée de son corps. Elle le haïssait parce qu'elle pensait à la vieillesse. Ah ! l'horreur de vieillir ! L'effroi des cheveux blancs, la honte des rides et du pli désenchanté qui fait tomber les coins de la bouche ! Elle s'écrie :

*Mais, puis-je me résoudre à la maturité,  
A la maternité lourde et lente où s'apaise  
La colère à l'oubli du glorieux malaise ?  
Etouffe dans le cœur un funèbre soupir,  
Il faut vivre et vieillir, et vieillir, et vieillir.*

Et c'est pourquoi dans ses poèmes, elle jette, ainsi qu'un leit-motiv, cet appel vers la Mort.

Cet effort vers l'immatérialisation se manifeste en toutes choses. Elle aime le vêtement flou qui voile simplement les formes, donnant au corps des contours indéfinis : une apparence fantomale.

*De ta robe à longs plis flottants  
Ruissellent toutes les chimères.  
.....  
Ceux-là dont les manteaux ont des plis de linceul  
.....  
Une forme apparaît en traînant ses longs voiles.*

Enfin, nous trouvons cette obsession de l'immatérialisation dans son désir de la maigreur. Dans *La Dame à la louve*, elle dépeint son héroïne avec satisfaction et d'un seul mot : *un beau squelette*.

Un beau squelette ! Voilà vers quoi elle tendait. Mais cela était pour elle encore trop tangible. Enfin cette immatérialité lui fera haïr la lumière ; elle lui préférera d'abord « le fuyant crépuscule » et plus tard, elle dira :

*Je cherche l'ombre où l'âme se réfugie  
Sans désir d'amour.*

Ce n'était pas la mort que désirait Renée Vivien, c'était autre chose que la Vie ; autre chose qui lui apporterait ce qu'elle n'avait pas eu. Elle appelait à son secours un au-delà meilleurs et lui donnait un nom : la Mort.

Et la Mort vint. Elle voulut reculer alors, mais trop tard. Renée eut peur du mystère tant désiré. Une fois le pont franchi, que trouverait-elle là-bas ?

*Sous le charme pervers de la lumière double  
Le regard de mon âme interroge et se trouble.*

Elle croit trouver à ses amours une odeur de péché. Il lui faut un apaisement, il lui faut un guide pour le voyage trop proche.

Alors, cette belle païenne, qui se croyait si pure dans son paganisme, lorsque *le Seigneur pencha son front sur son trépas*, n'a pas pu murmurer :

« O Christ, je ne te connais pas ! »

Elle l'a connu, ce Dieu qui la ramena vers lui, confiante et sachant que, « la bonté du sort lui étant enfin due, elle retournait vers celle qu'elle avait perdue. » Car son désir était de retrouver celle qu'elle avait aimée d'un amour si chaste et c'est en souvenir d'elle qu'elle s'est convertie.

Mais cette conversion est-elle bien un changement brusque de la dernière heure ? Certes, il se peut que sa faiblesse ait permis que l'on fit pression sur elle ; cependant, si l'on connaît bien l'âme de Renée, on voit que toute sa vie fut un acheminement vers ce dernier geste.

Cette païenne était aussi une mystique, et son âme artiste tendait vers le catholicisme dont elle aimait la pompe et l'artifice.

Ainsi, elle s'en va, cette âme trop douce, semblable à la rose qui s'effeuille, sans rien perdre de sa grâce, en exhalant son parfum avec plus de violence. Ce matin, elle était resplendissante. Ce soir, les pétales sont là, encore frais, et doux, et odorants ; ils sont un peu pâlis, mais la rose n'est plus : son âme s'est enfuie !

Ainsi la « Muse-aux-Violettes » exhala son âme par un jour de novembre. Personne ne s'en aperçut. Mais bientôt, celle dont le cœur avait palpité d'amour emplît tout l'univers d'un Culte magnifique.

Et c'est pourquoi on ne doit pas verser de larmes.

Ne nous a-t-elle pas dit elle-même :

*Le charme maladif des musiques moroses  
Ici ne convient point à l'auguste trépas.  
Voyez, il faut couvrir de rythmes et de roses,  
La maison de l'Aède ou le deuil n'entre pas.*

Le souvenir, qui n'est jamais que le reflet pâli des choses passagères, s'est magnifié pour celle qui s'est endormie dans la paix du linceul. Il est devenu immense, et doux, et solennel.

Et celle qui disait :

*Allons-nous-en, mes chants dédaignés et moi-même,  
Que nous importent ceux qui n'ont point écouté ?  
Allons vers le silence et vers l'ombre que j'aime  
Et que l'oubli nous garde en son éternité !*

est devenue l'objet de ce culte splendide ; car la flamme qu'elle avait en elle, grandit et illumine tout de sa clarté. La magnificence du génie éblouit, et l'on s'incline !

Renée Vivien ne s'est pas endormie : elle s'en est allée ailleurs, comme elle l'avait désiré. Son beau regard s'est enfermé sous ses paupières frêles. On l'a couchée parmi les autres tombes, mais son âme est éparse : elle effleure de son parfum, de sa douleur, de son génie, celles et ceux qui l'ont comprise, qui ont partagé sa souffrance et pleuré à ses sublimes chants.

Dans ce coin paisible de Passy, ils vont, et leur âme à la sienne s'unit dans un grand frisson intérieur qui est doux comme une mort ; ils vont, répondant à son désir :

*Jetez à pleines mains les fleurs, les fleurs, les fleurs.*



Fervents, ils apportent les violettes tant aimées, fleurs paisibles et douces :

*Que j'obtienne dans un grand lit de violettes  
Cette immuable paix d'éternité muette.*

Tous ceux qui l'ont connue conservent, intacte au fond du souvenir, sa douce image d'éternelle beauté, d'éternelle jeunesse.

Certes, sa vie fut belle, parce que douloureuse, et elle fut douloureuse avec art. Mais sa mort fut plus belle encore ! Ce fut comme une apothéose. Ainsi que le soleil qui plonge avec lenteur derrière l'horizon, elle partit calmement, avec grâce.

*Doucement tu passas du sommeil à la mort,  
De la nuit à la tombe et du rêve au silence  
Comme s'évanouit le sanglot d'un accord  
Dans l'air d'un soir d'été qui meurt de somnolence.*

C'est alors que son nom grandit et s'irradia, tandis que celle qui l'avait choisi, celle qui aimait l'automne douce, les roses rose et les grands lys venait de s'endormir, frêle et pâlie encore, emportant dans ses yeux le reflet de ses belles.  
H. WILLETTE.

Note de l'auteur. – Je suis profondément reconnaissante aux personnes qui, ayant connu Renée Vivien, ont bien voulu me documenter. Je remercie donc, ici : M. Charles-Brun, Melle Natalie Clifford-Barney et Andrée Saint-Ys.  
(Les mots que j'ai placés [*dans l'Amour des Amies*] entre guillemets en page 28, lignes 18 et 19, 21 et 22, sont extraits de lettres adressées, en 1906, à Mlle A. Saint-Ys).

**RENEE VIVIEN AU TRAVAIL  
(Témoignage)**

**PAR  
CHARLES-BRUN**

J'hésite toujours beaucoup, lorsque l'on me demande de parler de Renée Vivien ou d'écrire sur elle. Certains, sachant que je l'ai connue et que j'ai suivi de près le développement de ce beau génie, me feraient volontiers grief de mon silence. J'ai des souvenirs. Je possède des lettres. Ai-je le droit de conserver pour moi seul ce qui pourrait aider à dégager cette figure des nuages que la sottise, la malveillance ou la légende ont accumulés autour d'elle ? Renée Vivien gagnerait infiniment à être vue telle qu'elle était, et non telle qu'on l'imagine, à grand renforts de suppositions. Et, puisque j'ai dit légende, la vérité est ici plus belle que la légende...

Je sais tout cela : et je sais, en outre, au rapport de gens bien informés et dont les louables intentions excusent un peu la bassesse, que de telles publications seraient pour moi une excellente affaire commerciale.

Cependant, et malgré tant et de si fortes raisons, je ne pense pas avoir tort de garder le silence. Mettons que ce soit de l'égoïsme. Ou, simplement, de la discrétion. Surtout, je prie de croire que c'est du respect. Dans la petite brochure que j'ai donnée, au lendemain de la mort de la poétesse, à son dernier éditeur et fidèle ami Sansot, j'indiquais brièvement quelle horreur ressentait Renée Vivien pour la publicité. Elle n'aurait pu contenir son indignation, j'en suis sûr, si elle avait assez vécu pour voir des chercheurs sans scrupule fouiller, à la mode de maintenant, dans les tiroirs et dans les alcôves et exhiber aux fenêtres des linges ensanglantés, comme les Arabes après leur nuit de noces.

Je vais plus loin. Renée Vivien, débutante, s'est pliée aux coutumes de la corporation. Elle a visité des critiques ; elle a fait des envois de presse avec délicatesse ; elle a peut-être lu complaisamment tel ou tel article consacré à ses œuvres. Cela dura peu. Il suffit, pour la détourner de ces pratiques courantes et si parfaitement légitimes, de quelques maladresses de journalistes. L'un d'eux ne tenait-il pas à la persuader que Psapha aimait véritablement Phaon ?

Je revois encore, par un matin d'hiver, dans l'appartement de l'avenue du Bois, si souvent décrit, Renée Vivien, excédée, frémissante, ouvrir le coffret où dormait les coupures du « Courrier de la Presse » et de « l'Argus », et les jeter à brassées dans le feu de bois. Elle se purifiait. Elle se libérait.

Je ne crois pas que femme de lettres ait jamais été moins femme de lettres.

\* \*  
\*

Ce qui nous appartient, néanmoins, c'est l'admirable cortège de ses poèmes. Détachés d'elle, ils nous sont livrés. Du reste, ils ont été l'objet d'études excellentes ; mais le travail d'exégèse commence à peine, s'il est vrai que le recul du temps, loin de l'amoindrir, accroît une gloire si pure. Sur les sources de son lyrisme, sur sa philosophie désenchantée, sur sa remarquable technique, de savants commentateurs ont encore matière à s'exercer. Je voudrais leur fournir un témoignage qui a pour lui d'être direct et, l'ajouterai-je ? parfaitement sincère.

Entrer dans l'atelier de l'artiste et l'y surprendre au travail est une joie que nous goûtons, de nos jours, plus intensément que jamais. Les snobs, par snobisme. Les amateurs, par une intelligente curiosité. Les doctes, par convoitise de s'instruire. Je n'ai pas eu à surprendre Renée Vivien, puisqu'elle avait bien voulu, dès qu'elle écrivit, me demander (elle était fort jeune alors) des conseils et des avertissements.

Pendant six années entières, jour par jour, j'ai vu ce qu'elle écrivait et comment elle l'écrivait, m'émerveillant de sa montée vers la perfection. Voilà pourquoi je puis, comme je l'ai dit, porter témoignage.

Quoi qu'aient insinué, sans se douter de l'honneur extrême qu'ils me faisaient ainsi, des esprits malveillants dont Renée Vivien n'ignora pas la malveillance, il n'y a pas un hémistiche, je dis un hémistiche, de moi dans toute l'œuvre de la poétesse. Ne pas le croire est me flatter absurdement et la méconnaître de façon totale. Elle n'eût pas voulu. Je n'eusse pas osé. Mêler mon argile à son marbre !

Mais, pendant cette période, il n'y a pas un hémistiche d'elle que je n'aie lu avant l'impression, loué ou censuré. Le bon Horace parle ainsi, quelque part, de cette pierre à aiguiser qui, incapable de couper elle-même, donne le fil et le tranchant au fer.

Je n'aurais pas écrit tout cela, s'il n'y avait la légende...

\* \*

\*

On admirera, ou l'on blâmera, selon les tempéraments, cette modeste défiance que Renée Vivien éprouvait envers elle-même, ce scrupule qui la défendait contre une facilité si à la mode de nos jours. Est-ce son culte pour la beauté grecque, l'exemple de cette *Anthologie* que nous avons traduite ensemble ? Est-ce une première éducation littéraire toute parnassienne ? Le fait est là.

Je lui ai redit bien souvent comment notre La Fontaine (qu'elle goûtait assez médiocrement d'ailleurs), si nonchalant d'apparence et dont la poésie semble couler de source, limait et relimait ses fables, au point que tel brouillon de lui n'a presque pas un vers qui n'ait été retouché et amendé. Grognon et pédagogue, je lui rabâchais la doctrine des classiques et que le poème ne semble jailli que s'il a été laborieusement remis sur le métier. Plus ses dons m'apparaissaient éclatants et plus j'exigeais d'elle.

Nous étions donc arrivés à établir cette méthode. Elle écrivait du premier jet, souvent la nuit, visitée par l'inspiration. En voyage. Sur un paquebot. Dans une chambre d'hôtel. Au milieu de ses livres aux reliures violettes. Et, partout où un crayon barbare soulignait une défaillance, une répétition inutile, une légère impropiété, une rime faible, une épithète décolorée, Renée Vivien, sans jamais rien montrer de ce touchant attachement que les poètes et, singulièrement, les poétesses témoignent à leurs fautes, se reprenait, se corrigeait, abrégeait, développait.

J'ai des manuscrits d'elle où sa main a proposé sept ou huit variantes, entre lesquelles nous avons choisi.

\* \*

\*

Je mets si peu de vanité à rappeler ces choses, à les rappeler avec une émotion bien concevable, que, loin de m'enorgueillir de ce rôle de censeur, je me demande aujourd'hui s'il a été bon.

Qu'aurait donné Renée Vivien, aidée de conseils plus autorisés que les miens ? Qu'aurait-elle donné, livrée à son génie naturel et libre d'entraves ? Ceux qui préfèrent ses derniers ouvrages me condamneront, à moins d'y voir le fruit d'une sévère discipline. L'important est d'avoir dit la vérité et de l'abandonner aux critiques futurs.

\* \*  
\*

Puisque l'on a voulu voir en Renée Vivien une grande Romantique, - et il y eut, en effet, du romantisme dans son cas, - il n'était pas mauvais de montrer en elle la part du classicisme.

\* \*  
\*

Je désire encore ajouter un trait. Si génial que l'on soit, et en dehors du temps, on n'échappe jamais complètement à son époque. Renée Vivien est venue à la littérature quand l'artificiel et le morbide y faisaient figure de beauté. Elle a lui Jean Lorrain. Elle professait de l'admiration pour Oscar Wilde. Sa robuste santé intellectuelle la garda des exagérations. Mais sa sincérité ne suit pas se complaire à de mensongères attitudes. Elle crut donc, suivant le mot de Wilde qu'elle aimait répéter, que l'art est toujours supérieur à la nature. Si elle a commis des erreurs, elles viennent de là.

CHARLES-BRUN.

**SOUVENIRS SUR RENEE VIVIEN  
(Extraits d'une conférence)**

**PAR  
EDWARD SANSOT**

***Renée Vivien intime.***

C'est en 1901 que j'eus, par hasard, connaissance de son premier recueil, au moment même où il parut. Je fréquentais alors en simple amateur de livres les galeries de l'Odéon, et, un jour, en passant en revue, aux étalages de librairie, les nouveautés littéraires du moment, il advint qu'un mince volume ayant ce titre modeste : *Etudes et préludes* tomba sous mes yeux. Je l'ouvris d'abord distraitemment, mais, après lecture de quelques vers, je me sentis intéressé, captivé, et j'acquis le petit livre que j'emportai chez moi pour en épuiser le charme mystérieux dont il me paraissait empreint.

J'eus, à quelque temps de là, l'occasion d'exprimer dans une revue que je dirigeais alors, les sentiments d'estime et de vive sympathie que j'avais ressentis de la lecture de ces *Etudes et Préludes*. Une carte de remerciements, vint, peu après, m'exprimer que l'auteur avait été touchée, et j'en eus une grande joie.

Dès lors, à mesure de leur publication, je reçus, avec de précieuses dédicaces les divers ouvrages qui parurent sous la signature de Renée Vivien qui me devenait toujours plus chère et plus admirable.

Entre temps, ayant fondé une maison d'éditions devenue particulièrement hospitalière à une élite de jeunes écrivains, je reçus, un jour, un message par lequel j'étais prié de vouloir bien rendre visite à sa signataire, qui n'était autre que Renée Vivien, pour avoir communication d'un manuscrit aux fins d'édition. L'auteur s'excusait de m'occasionner du dérangement en raison d'une indisposition qui la forçait à rester chez elle durant quelques jours.

... Elle me tendit les mains avec des paroles de bon accueil et de sympathie, et m'expliqua aussitôt ce qu'elle désirait de moi, en me confiant un manuscrit de prose qu'elle désirait faire paraître dans ma collection de petits volumes, dite des *Scripta brevia*. Elle me demanda de le lire dans un bref délai, m'avertissant qu'elle avait d'autres œuvres à me confier pour être éditées sous ma jeune firme. Je ne tardai pas à lui donner satisfaction, et, en peu de temps, j'avais gagné la confiance de la délicieuse aède, dont le charme, la douceur, le sourire et la bonté s'épanouissaient si harmonieusement dans ce cadre mystique et extra-terrestre.

\* \*  
\*

Mes visites, peu à peu, se firent plus nombreuses et plus longues, les détails d'édition s'entremêlèrent de réflexions, tantôt d'ordre philosophique, tantôt d'ordre littéraire, de confidences aussi, au cours desquelles progressivement s'éclaira pour moi la personnalité de la poétesse dont la sympathie s'accusait toujours plus sensible et plus confiante à mon égard.

C'est ainsi que j'appris son origine anglo-américaine : anglaise par son père, américaine par sa mère ; que le nom dont elle signait ses livres était un pseudonyme, choisi à dessein d'apparence française pour affirmer sa prédilection pour notre pays et pour notre langue. Venue en France dès sa prime enfance, elle avait reçu[e] une culture presque entièrement française, à laquelle l'étude du grec vint s'ajouter par la suite, et, si elle avait une grande admiration, maintes fois exprimée dans ses œuvres, pour les génies de sa race tels que celui d'un Shakespeare, d'un Keats ou d'un Swinburne, elle se sentait irrésistiblement attirée par les génies du culture latine comme Dante et Léonard, et surtout par celui de celle à qui elle voua presque exclusivement le meilleur de son âme et de sa sensibilité : je veux dire *Sapho*, l'immortelle chanteuse de Lesbos, qui domina sa vie intérieure comme un phare domine, dans la profondeur des nuits, l'infini des mers.

C'est au cours de ces causeries, dans la fumée d'un thé doré, servi à l'indienne en des cristaux transparents et délicats, qu'en des propos abandonnés elle évoquait maints détails de son existence passée : son indépendance mal tolérée dans les établissements d'éducation où elle avait passé une partie de son enfance ; son excellence dans les cours de composition française ; l'étonnement sévère qu'elle avait provoqué un jour où elle avait cru devoir proclamer l'irrésistible et impérieuse prédilection que lui inspirait la douloureuse figure d'Anne de Boleyn, victime martyre de la cruauté de son royal époux, Henri VIII. Elle se rappela aussi pour moi le sentiment d'ironique respect qu'elle avait ressenti lors de sa présentation cérémonieuse à la Cour de Sa Majesté la Reine Victoria.

Parfois, en un accord pareil à celui qu'elle semble avoir tracé d'elle-même en évoquant la mystérieuse figure de San Giovanni, de Léonard, elle transposait en termes familiers, ce qu'elle avait écrit dans un de ses livres :

« Je m'étonne moi-même de mon étrange enfance ; ce fut une germination solitaire, une enfance à l'écart des autres, presque en dehors des êtres. Lorsque des passants m'admiraient avec de sots attendrissements, je me reculais au fond de mon instinctif mépris, ainsi qu'on se pelotonne au fond de l'ombre ramassée. »

Et c'est durant toute son existence que Renée Vivien aima à se « pelotonner » dans cette ombre qui, durant ses dernières années, était devenue son atmosphère préférée... Elle y vivait de longues périodes, dans la fréquentation de quelques intimes, toujours plus rares, sans doute parce que la maîtresse de céans ne les jugeait plus dignes de sa sympathie et qu'elle le leur faisait sentir. Elle aimait à s'entourer de meubles et d'objets qui, par leurs lignes ou par leur matière, s'harmonisaient avec sa vie intérieure. Elle déclarait parfois que les choses ont des sympathies et des antipathies obscures.

Sa demeure était peuplée de Bouddhas. Leurs extases étaient, pour elle, des exemples de recueillement. Elle les entourait d'un culte pieux : des cassolettes fumantes les enveloppaient à certaines heures de nuages parfumés, et, à côté de chacun d'eux, des sébilles dorées contenaient les quotidiennes offrandes de riz et de fleurs.

### ***L'évasion d'une ombre.***

La neuvième année de ce siècle fut la suprême année que la Destinée avait marquée pour permettre à la malheureuse exilée qui, depuis six lustres de

langueur, errait en notre médiocre planète, de s'enfuir enfin, de s'évader à jamais vers les régions de l'infini qu'elle souhaitait rejoindre.

Je me souviens de bien de menus faits, de bien des détails qui marquèrent les derniers mois de cette existence nostalgique...

Je me souviens du dernier anniversaire de sa naissance auquel il me fut donné de participer dans une intimité charmante et dans la seule compagnie du poète Alfred Drouin et d'une femme cinquantenaire et un peu grave que je n'avais jusque-là jamais rencontrée auprès d'elle. C'est seulement quand nous fûmes assis à la table, nappée de noir comme d'habitude, que nous sûmes, sans en avoir été prévenus à l'avance, que nous fêtions ce jour-là son trentième anniversaire, et, à cette occasion, par une attention exquise, chacun de nous trouva sous sa serviette un souvenir particulier. Celui qui m'échut était une délicieuse tabagie japonaise, toute garnie d'un tabac blond si fin qu'on aurait dit des cheveux de femme. Une minuscule pipe de roseau, au bout et au foyer d'argent, accompagnait la tabagie, et Renée Vivien m'apprit que ces objets faisaient, au Japon, partie des accessoires préférés des jeunes mousmées.

Quelques jours plus tard, la poétesse m'invita de nouveau à dîner, cette fois en tête-à-tête, à la veille d'un imminent départ pour la Hollande, pour m'entretenir tout à loisir d'une suite de poèmes qu'elle méditait et qu'elle se proposait de m'envoyer d'Amsterdam où elle se rendait directement, et, semblait-il, à son insu, car elle m'avoua qu'elle eut préféré passer l'été en son logis de l'avenue du Bois et se contenter, durant les soirées estivales, de goûter la fraîcheur de son petit jardin japonais.

Elle me confia qu'elle avait conçu la matière de trois recueils simultanés dont l'un aurait pour titre : *Dans un coin de violettes*, le second : *Le Vent des vaisseaux*, et le troisième : *Haillons*.

- « Il est superflu, ajouta-t-elle, de les recommander à vos bons soins... Mais vous ne manquerez pas, pour me tranquilliser, de m'accuser réception de mes envois, car la poste est un intermédiaire bien dangereux. »

Je promis, et, après une exquise soirée dans le petit jardin, je laissai mon hôtesse qui paraissait un peu lasse. Elle me l'avoua, et elle appréhendait surtout beaucoup, me dit-elle, la fatigue du voyage pour le lendemain.

Quelques jours se passèrent et je ne tardai pas à recevoir de lourdes enveloppes timbrées d'Amsterdam et contenant de nombreux poèmes, brefs, généralement écrits au crayon et tracés d'une main rapide et qui, parfois, semblait avoir été fiévreuse et crispée.

Des lettres portant l'en-tête de l'hôtel où elle était installée avec sa fidèle femme de chambre Marie, accompagnaient ses poèmes. Ces lettres exprimaient des sentiments divers, où, avec quelques éclairs de bonne humeur, les sentiments d'inquiétude dominaient. Une impression de souffrance s'en dégageait aussi, parfois, trop souvent.

J'en citerai quelques fragments :

« Je vous envoie des vers et de la prose, les deux me sont également précieux. Je me confie à vous pour avoir grand soin d'eux. »

« Je vous envie ces vers avec la même naïve confiance dans le hasard qu'avaient les poètes japonais abandonnant au gré du courant leur poème soigneusement placé dans une feuille de nénuphar. »

« Je vous envoie encore un poème achevé, car si mes souffrances physiques augmentent, ma verve littéraire ne tarit pas, tout au contraire, comme vous le verrez à votre grande damnation sur la terre. Mais que vos efforts vous méritent, plus tard, un beau trône dans le Paradis parmi les saints et les archanges. »

« Cette abondance littéraire me cause un dégoût profond, mais je n'y peux rien ! Espérons que, bientôt, adviendra une période bénie de sécheresse. Enfin, voici toujours des vers, puisqu'on ne peut vivre sans être illogique. »

Le dernier billet, écrit au crayon et daté du Savoy-Hôtel de Londres (4 septembre 1909), se terminait par ce post-scriptum :

« Si ce n'est pas de la « bonne ouvrage », comme disent les couturières, vous me le direz, n'est-ce pas ? J'ai tellement peur du ridicule. Et cette surabondance en une un, hélas ! – Je suis un peu malade et ne peux sortir (toujours cet estomac !) et toute l'énergie qui me reste se concentre en choses littéraires. Pardon ! »

Peu à peu et particulièrement à la réception d'un des courts poèmes qui devaient composer le recueil de *Haillons* et intitulé : *Paysage hollandais* ma propre inquiétude grandissait.

*Voici que s'alourdit en moi le lourd malaise.  
L'eau mauvaise pourrit dans le morne canal...  
Et je sens augmenter, dans mon cœur, tout le mal  
Ainsi que se pourrit, là-bas, cette eau mauvaise...*

Je ne pus me défendre d'exprimer à la poétesse le douloureux étonnement que j'éprouvais à la voir séjourner plus longtemps dans cette région malsaine et déprimante. J'en eus un peu plus tard l'explication dans une lettre datée du Savoy-Hôtel de Londres et qui contenait ces mots : « Parce qu'une amie chère le veut ainsi. »

\* \*  
\*

... Quelques jours plus tard Renée Vivien rentrait à Paris dans un immense accablement physique et moral, et, malgré tout le désir qu'elle avait de me parler de ses livres, elle ne put me recevoir qu'un peu plus tard.

Mais comme sa gracilité dissimulait une énergie peu commune, elle se montra, comme toujours, sereine, souriante, presque joyeuse, et nous pûmes causer de tous les détails qui la préoccupaient touchant ses livres, au sujet desquels elle me donna des instructions presque minutieuses.

Elle me prévint, en me quittant, qu'elle comptait trois jours plus tard réunir quelques amis à sa table, pour dissiper, me dit-elle, les inquiétudes qu'ils avaient pu avoir à son sujet...

... Je me souviens de cette réunion assez nombreuse, de ce repas pendant lequel, suivant sa coutume, elle n'avait guère approché de sa bouche qu'une demi-coupe de champagne et quelques bonbons, mais où, gracieuse comme toujours avec ses amis, elle s'était montrée prodigue de bonne humeur,



Henriette Willette, « Le Livre d'or de Renée Vivien », Paris : Le Livre  
d'or, 1927.

---

d'anecdotes et de sourires, jusqu'au moment où, soudain indisposée, elle était sortie sans pouvoir reprendre sa place...

Et depuis lors je ne l'ai plus revue, car peu de jours après j'apprenais la lugubre nouvelle de sa mort survenue dans la nuit du 17 au 18 novembre, et, deux jours plus tard, je l'accompagnais à sa dernière demeure...

EDWARD SANSOT.

**LE PARADIS DE RENEE VIVIEN**

**PAR**

**ROGER LE BRUN**

*J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée*  
RACINE : *Bérénice*

Sans doute, un temps viendra où, reconnaissant en son Œuvre ces accords divins que, pour l'émotion des âges, retrouvent, parfois, quelques êtres d'élite, la masse intelligente et sensible vibrera au nom glorieux de Renée Vivien. Une légende de sa vie et de sa mort fleurira éternellement comme le souvenir de l'immortelle Sapho. Mais quelle que soit cette légende, née de l'imagination collective, sera-t-elle plus belle que la stricte vérité ? Renée Vivien est morte d'avoir trop senti « *le poids accablant de la Vie* » à l'âge où tant de jeunes femmes s'épanouissent, heureuses de joies quotidiennes, sans prévoir l'amertume des lendemains, et qui n'ont pas, comme elle, rêvé d'arrêter la vie dans l'extase du Paradis que la « Muse aux Violettes » imaginait :

*Mon paradis est un doux pré de violettes  
Où le chant règnera sur les âmes muettes.  
Mon Ciel est un beau chant parmi les violettes,*

*Mon Ciel est la très calme éternité du soir  
Où le regard se fait plus profond pour mieux voir.  
Et c'est l'Éternité dans le ciel d'un beau soir...*

*Mon Paradis est une éternelle musique  
Qui s'exhale, divine allégresse rythmique,  
Mon Paradis est le règne de la musique.*

*Car ce sera là-haut le triomphe du chant,  
Le Règne de la paix dans le ciel du couchant  
Où rien ne survit plus que l'amour et le chant.*

Comme elle irait bien, aussi, à Renée Vivien, cette définition de Marceline Desbordes-Valmore par le poète Brizeux : « belle âme au timbre d'or ! ».

\* \*  
\*

... Semblable au rêveur épouvanté décrit par Baudelaire :

*... âme aux songes obscurs  
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs*

Renée Vivien, encore qu'elle eût des instants d'oubli et de détente, de joie, même (joie juvénile et tendre, hélas ! vite déçue) s'exaspérait que la vit entravât, par ses grossières obligations et ses nécessités mondaines, l'assomption de son être qui, chaque jour, se spiritualisait davantage ; mais surtout, candide victime, elle souffrait des méchancetés humaines :

*Je porte dans mon cœur et dans mon âme nue  
L'orgueil d'être farouche et d'être méconnue.*

*Pendant longtemps je fus clouée au pilori,  
Et des femmes, voyant que je souffrais, ont ri.*

*Puis des hommes ont pris dans leurs mains une boue  
Qui vint éclabousser mes tempes et ma joue.*

*J'ai senti la colère et l'horreur m'envahir.  
Silencieusement, j'appris à les haïr.*

Toutefois, et ceux-là qui l'ont approchée ne me contrediront pas, un sourire délicieusement bon accueillait le regard ami, une naïve tendance à pardonner hantait son âme avide d'affection :

*O mon cœur exhalant dans un vaste soupir  
Le pardon retenu, sache enfin t'attendrir.*

Mais c'était, souvent, pour de nouvelles fièvres, de nouveaux dégoûts ! Après les « résurrections mauvaises », venait la « déroute » :

*Car mon cœur est vaincu, mon âme est en déroute,  
J'erre à tâtons, selon le hasard de la route,  
Et mon cœur bat moins fort et mon âme s'enfuit,  
Et je n'aperçois plus la lueur de la route.*

Non pas qu'elle redoutât les ténèbres, cette âme ! Encore que Renée Vivien ait écrit, comme sous l'empire d'un indicible effroi :

*Ah ! l'horreur, ah ! l'horreur tenace des ténèbres !*

Elle eût aimé, plutôt, vivre « dans l'ombre où sont les âmes. »

Elle fuyait l'effervescence de la lumière ; et si elle se sentit, surtout, attirée par l'Orient, où le temps n'a pas encore ravagé tout le Passé, comme si les hommes s'y efforçaient de l'immobiliser dans sa fuite, c'était, peut-être, pour s'y plonger dans le voluptueux et apaisant contraste des luminosités implacables et des ombres bienfaisantes :

*J'abriterai dans un sanctuaire d'Asie  
Mon éternel besoin d'ombre et de poésie.*

Et, longtemps, ce fut l'errance fiévreuse de Renée Vivien à la recherche d'une station favorable au recueillement :

*J'ai vu Grenade, éprise en vain de ses grandeurs  
Mortes, parmi les chants et les lourdes odeurs.*

*Venise qui pâlit, dogaresse mourante,  
Et Florence qui fut la maîtresse de Dante.*

*J'ai vu l'Hellade où pleure un écho de syrinx,  
Et l'Égypte accroupie en face du grand Sphinx.*

*J'ai vu, près de flots sourds que la nuit rassérène,  
Ces lourds vergers qui sont l'orgueil de Mytilène.*

*J'ai vu des îles d'or aux temples parfumés  
Et ce Yeddo, plein de voix frêles de mousmés.*

*Au hasard des climats, des courants et des zones,  
J'ai vu la Chine, même, avec ses faces jaunes...*

*J'ai vu les îles d'or où l'air se fait plus doux,  
Et les étangs sacrés près des temples hindous.*

Mais il n'est point de terre promise, en deçà de la mort, pour les âmes obsédées par le désir de l'Absolu ! Et, toujours, la poétesse revenait s'enfouir en sa demeure, déçue et lasse, car

*Le Monde inhospitalier est pareil à l'auberge  
Où l'on vit mal, où tout est mal, où l'on dort mal !*

Alors, c'était la fuite trop lente des heures qui, toutes, blessent, avec l'atroce appréhension du fatal devenir :

*Et c'est la sombre horreur de la décrépitude*

Presque tous les derniers poèmes – si hésitants, mais si douloureux – de Renée Vivien, clament ce terrible tourment. Et, même, il s'y trouve l'imprécation désespérée du poète de sa race : « Any where out of the world ! » :

*Lasse de tous les jours qui ne sont pas meilleurs,  
Que je m'en aille enfin, n'importe où, mais ailleurs !*

Puis c'est, en un chant suprême, le tragique appel où s'inscrit la puissance mystérieuse qui, chaque jour, détachait davantage du monde terrestre la poétesse inconsolée :

*J'ai traîné cette vie incertaine et mauvaise,  
Car mon âme est en moi en éternel malaise.*

*Je sens toujours grandir l'effroi des lendemains.  
Qui donc m'apportera la ciguë dans ses mains ?*

\* \*  
\*

L'un des vers précités :

*Car mon âme est en moi en éternel malaise*

Est un aveu qui jette, sur le visage immatériel de Renée Vivien, une clarté singulière. Ce visage paraît à la fois contracté et comme « transporté » par cette fièvre des âmes qu'un unique sentiment, celui de l'amour, enflamme. Mais, seul, l'amour total, religieux, a cet accent ! Et, en effet, Renée Vivien est une âme chrétienne – c'est-à-dire inféodée, par l'amour, à la doctrine du Christ, - et qui se cherche vainement dans un équilibre païen, fait à la fois de sensualité et de pureté, mais insuffisant pour des êtres qui, comme elle d'idéalité intense, ressentent suprêmement la douleur de vivre !

Un vieux poète grec, Eubule, affirmait qu'« on a tort de peindre l'amour avec des ailes, car bien loin d'être léger ce dieu est si pesant qu'il accable... » Pour Théocrite, Erôs est « un dieu redoutable ». Toute la vie sentimentale de Renée Vivien corrobore cette double affirmation. Et, dans son Œuvre, même, s'avoue le « *souvenir accablant de l'amour* ». En effet, nulle cruauté humaine n'atteignit la poétesse en son âme comme celle de l'amour, qui lui arrache ce cri farouche !

*Mon ennemi l'Amour, je te hais et je t'aime !*

Sans doute, elle n'avait point demandé à l'amour les ordinaires faveurs qu'il a coutume de dispenser aux modestes grisettes, Elle s'épouvante, elle-même, de ce qu'elle y découvre :

*L'affreuse immensité de mon terrible amour !*

Et, même, résolument hostile à la passion masculine, qu'elle se représentait brutale et laide, véritablement obsédée par :

*L'insatiable amour des lèvres féminines*

Elle ne consentit point à sacrifier les langueurs où son âme exhalait sa tendresse à la déesse du « naïf amour » à la blonde Vénus, mère du dieu-enfant que les lesbiennes

*Amantes sans amants, épouses sans époux*

Avaient « foulé aux pieds en l'insultant » et, qu'au nom de tous les poètes de l'Erôs charmant, Théodore de Banville invoquait à grands cris pour interrompre « dans son long alanguissement leur longue chanson des roses blanches et de la pâle amitié. »

Vestale du feu sacré de la poésie – de la poésie saphique – elle n'admit point, pour elle-même, ce bonheur que, perdue pour l'hymen, pleurait sur la montagne la fille de Jephthé, à l'heure du sacrifice sous le couteau paternel. Mais le besoin d'aimer l'« *inclina vers la beauté des femmes* ». L'amour l'inspirant, elle fut, dès lors, comme l'a écrit M. Charles-Brun : « le poète de la beauté féminine » :

*O femmes j'ai chanté dans l'esprit pour vous plaire !*

Paganisme ? Griserie des sens ? Sans doute ! Mais, aussi, - surtout, même, - appels désespérés d'une âme tendre et qui cherche plutôt le contact irréal qui, parfois, aux heures délirantes, unit deux âmes en un même frisson ! Et quelle justesse dans ces lignes de M. Charles-Brun, à propos d'une dualité aux multiples effets constatée, par lui, chez Renée Vivien : « ... les plus beaux cris de sensualité se sont échappés de ses lèvres, et il court, si j'ose dire, dans toute son œuvre, un frisson de chasteté blanche. » Et comme, aussi, elle semble bien s'appliquer à Renée Vivien, cette déclaration de Nietzsche, phrase qu'il entendit, mais dont il vante la signification pudique : « Dans le véritable amour, c'est l'âme qui enveloppe le corps ! »

Toutefois, si, renouvelant les gestes et les chants passionnés des vierges de Lesbos, Renée Vivien encourut par là cette réprobation facile des esprits « bien pensants » :

*Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée  
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée !*

quelles tortures ne devait-elle pas éprouver ! Quelles atroces déceptions pour cette grande amoureuse « farouche et méconnue » !

*o puissance, ô beauté de la femme que j'aime  
tu fus et tu seras l'Inconnue ennemie.  
Je t'adore en pleurant, ô si mauvaise amie.*

*Je ne surprendrai pas le regard de ton âme.  
C'est pourquoi je te hais, c'est pourquoi je te crains !  
J'appelle un autre amour, d'autres yeux, d'autres mains,*

*Et, surtout, pour calmer la plainte qui s'élève  
Du fond de mon cœur las, un rêve, un autre rêve !*

Car un rêve, nimbant le souvenir d'une amie qui, telle la « suave Lénore » avait « pris les devants », hantait, en effet, mystiquement Renée Vivien :

*Sachant que la bonté du sort m'est enfin due,  
Je retournerai vers celle que j'ai perdue.*

« Le Rêve est plus que la Vie ! » Tel avait été, aussi, devant la Douleur, le cri de révolte jeté par le martyr de la geôle de Reading ! Pareil essor de l'âme vers les régions éthérées du Pur Amour :

*L'amore che muove il sole e l'altre stelle*

Angélique la créature, nonobstant ses faiblesses. Et, par ce même essor, les poèmes de Renée Vivien dont nul être sensible, approuvant cette déclaration nietzschéenne : « Ce qui se fait par amour, se fait toujours par delà le Bien et le Mal », ne saurait certes s'offusquer ; des poèmes, comme d'un Keats, d'un Dante Gabriel Rossetti ou d'un Swinburne, par le paganisme, à la fois sensuel et

rêveur, septentrional et méditerranéen, de leur inspiration ; ou encore, par la plastique verbale, et surtout par un sentiment de perversité aristocratique, mais nuancé de tendresse, pareils à du Baudelaire féminisé, montent en hymnes glorieux vers le zénith !

\* \*  
\*

De tels accents, d'un lyrisme aussi intense que nuancé, justifient, certes, amplement, en leur essence littéraire, l'inscription de Renée Vivien au « livre d'or » de la République des Lettres – des Lettres françaises, - se doit de constituer, à l'image de la République de Venise, pour un autre patriarcat. Toutefois, au regard des fidèles, il est un autre livre, un livre impérissable : ce « livre de Vie » où, disait Fléchier, les grandes actions sont écrites pour l'éternité. Mais n'y peut-il, aussi, figurer comme un martyrologe de la Pensée ? Si oui, Renée Vivien y a sa place ; car le meilleur de son Œuvre puise dans une sensibilité ouverte aux pires souffrances morales, cependant que la poétesse aspire à se dégager totalement des passions humaines et se voudrait :

*Pâle de solitude, ivre de chasteté.*

Perdurablement, cette quintessence de l'âme établit, entre l'adorable disparue et les esprits avides de beauté, une communion où l'amour, le cruel amour terrestre, comme sublimé par une sorte de sainteté, participe autant que l'art ; et cette fusion idéale des âmes que produit, seul, le Verbe poétique, fait apparaître la transfiguration de celle qui, de prime abord, ne semblait n'avoir été que la « Muse-aux-violettes », le tendre et douloureux aède de l'amour humain...

Si donc il est un ciel, l'art et l'amour que la douleur inspire – et parce qu'ils recèlent, tous deux, le tourment de l'Infini, - ne constituent-ils pas la rançon nécessaire

*Pour rendre le Juge propice  
Lorsque de la stricte justice  
Paraîtra le terrible jour.*

comme le proclamait Baudelaire ?

Aussi, croyons-le, comme à la compensation méritée de telles souffrances : encore que cette âme délicate et farouche, surtout nostalgique, ait si longtemps « fui », en faveur de la Païenne aux yeux sombres, Celui hors duquel, selon la parole pascalienne, « il n'y a que vice, misère, ténèbres, désespoir », cette âme, elle-même ici-bas crucifiée, et qui devait, d'ailleurs s'exhaler dans le Christ,

*O Christ que l'on redoute à l'heure du trépas !*

aura pris place auprès du Seigneur, pour l'éternelle Béatitude.

ROGER LE BRUN

## POUSSIERES D'OR

**CHARLES MAURRAS a étudié avec soin l'art de Renée Vivien. Dans son livre : *L'Avenir de l'Intelligence*, il a consacré un chapitre au *Romantisme féminin*. Il nous dit :**

... Deux grands poètes régnèrent bientôt sur l'art de Renée Vivien. Elle les imita, mais d'une imitation trop ardente, trop passionnée, trop proche du modèle pour n'être pas trouvée aussi originale que lui. Qui fera le départ de l'acquis et du naturel dans l'âge heureux où toute idée devient sentiment, tout sentiment, action, accélération de la vie ?

Ces deux poètes favoris évoquant des figures qu'elle revoyait dans des songes plus réels que toute réalité, Renée Vivien en est venue à écrire le plus naturellement du monde, des œuvres qu'ils se seraient peut-être honorés de signer. L'un, Paul Verlaine, qui intitula lui-même une suite de petites pièces : *A la manière de plusieurs*, avouait qu'un certain degré de souplesse et d'imitation féminine entraînait dans la formule de son talent. De plus, il se savait très facilement imitable. Mais quelques vers de Renée Vivien font mieux que de répéter Verlaine, ils le renouvellent.

... N'est-ce pas l'auteur de *Jadis et naguère* qui murmure de cette voix éteinte où brûle un feu couvert :

*Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse...*

J'ai trouvé ce vers dans *Cendres et Poussières*. Le vieux faune sentimental des Fêtes galantes et de Parallèlement reconnaît, chez Renée Vivien, beaucoup plus qu'une élève, certainement une de ces Sœurs, une des Amies terribles qu'il a chantées.

Quant à Baudelaire, il lui dirait : « Ma fille », aux premiers regards échangés. Baudelairisme profond, central, générateur. Il serait inutile de nous en tenir à des remarques de détail et de noter par exemple que

*L'Art délicat du vice occupe tes loisirs*

est un vers qui semble tiré d'une édition infernale des *Fleurs du Mal*, revue et augmentée sur la berge du Styx, si les poètes continuent d'y faire leurs toiles. Même appareil verbal. Même tour. Mêmes tics. Mais le pastiche peut y atteindre. Ce que l'on ne pastiche pas, c'est la manière de penser.

... Aimer, ce n'est qu'aimer quelqu'un, et toujours un peu malgré soi, mais de quelque façon qu'on tortille l'analyse du cœur humain, aimer ne fut jamais, d'aucune manière, cultiver « l'amour de l'amour ». L'amour de l'amour tue l'amour. Mais n'en réservons pas le reproche à Renée Vivien. L'amour de l'amour est un des fléaux endémiques du Romantisme.

L'amour du péché, en tant que péché, en est un autre, aussi fameux. Il se retrouve dans telle curieuse déformation de l'Antique. Une « faunesse » a « ravagé » et « saccagé » ses victimes, c'est-à-dire ses amants ou ses amantes. Notre peintre-poète la flagelle avec complaisance et délectation. Une



« satyresse » est flétrie dans le même sentiment d'horreur et d'amour que Baudelaire avait conçu pour ses *Femmes damnées* :

*Sa fauve chevelure est semblable aux crinières,  
Et son pas est le pas des nocturnes lions.*

(ne faisons pas les insensibles à tant de rudesse et de fougue).

*... les fronts et les yeux purs  
Qu'elle aime et qu'elle immole à l'excès de sa joie,  
Qu'elle imprègne à jamais de ses désirs obscurs.*

Voilà le ton *secret* de certains églogues. Et c'est l'accent d'une conscience très religieuse, méthodiquement pervertie, mais qui garde la notion du mal moral. Cette lectrice de Sapho arrange en pécheresse la prêtresse de Mytilène. Elle est meilleure chrétienne que vous et moi.

\* \*  
\*

**J. ERNEST-CHARLES, critique impartial, s'est incliné devant le génie de Renée Vivien. L'inspiration de sa poésie ne l'étonne pas. Cette belle païenne dont l'œuvre est « un hymne incessant à la beauté » l'émeut par sa passion, par ses fièvres et par ses rythmes.**

**C'est ainsi qu'il s'exprime dans *Les Samedis Littéraires* :**

Les bonnes poétesses françaises ne viennent pas toutes de Bucarest. Renée Vivien est anglo-américaine.

Dans les poésies lyriques de Renée Vivien il y a un drame. Un drame se déroule à travers ses *Etudes* qui s'appliquent à des objets un peu particuliers et qui sont les *Préludes* d'événements sentimentaux assez exceptionnels. Je crains bien d'alourdir et de rendre vulgaire ce qui est, dans les vers, délicat et fin, exquis, adorable, souverainement mesuré, même dans la virulence et la bizarrerie la plus extrême des sentiments et des sensations.

... C'est bien une conception tout antique et toute païenne de l'amour et de la beauté qui règne dans les vers.

Et d'abord, s'il faut dire la vérité, l'amour étant un substantif masculin au singulier et féminin au pluriel, Renée Vivien l'a fait féminin de toutes manières et d'autant plus singulier.

.....  
*De ton harmonieuse haleine  
Inspire-nous, Psappha.*

Sappho, reconnaissante d'une invocation aussi belle et aussi franche, inspire merveilleusement Renée Vivien, et ses vers ont le reflet du ciel de Mytilène, comme les yeux de son héroïne.

.... Pourtant, malgré cette *amoralité* beaucoup d'amertume entre dans cet amour. Les baisers sont amers, sont âcres.

*Ah ! le parfum, ah ! le poison  
De tes lèvres, fleurs vénéneuses !*

... Et, naturellement, nécessairement, se pressent toutes les images, toutes les métaphores, toutes les comparaisons que le sujet appelle. Et ce sont des résurrections qui ailleurs paraîtront banales, mais qui animent cette poésie de prodigieuse passion.

Elle évoque l'âme des conquérants éclatante et barbare.

Les Amazones !

Les Bacchantes !

Aphrodite, Sappho, les Sirènes !

Dalila, courtisane au front mystérieux, toutes les déesses, toutes les héroïnes, toutes les femmes qui ont été énergiquement amoureuses et l'ont été d'une façon héroïquement désordonnée.

... Ce qui étonne en cette poésie qu'anime tant d'ardeur, c'est une sincérité inspirée. Ce n'est point là un simple exercice littéraire, la traduction, plus ou moins heureuse, de sentiments plus ou moins entrevus, plus ou moins supposés. Chez d'autres, la poésie n'est que de la rhétorique ; ici de la vie et de la vie.

Et quelle vie ! Tant de poètes s'excitent en petits bourgeois, écrivent des vers tumultueux et font leurs trois repas par jour, et, décrivant les passions les plus échevelées, se couchent chaque soir à neuf heures et passent des nuits sans rêves. C'est ici de la vérité et de la vie.

Et quelle vie !

.... Qui refusera, dites-le, de vanter le rythme varié de ses vers cadencés, nuancés, jamais alourdis d'épithètes vaines, mais où chacune d'elles, au contraire, trouve son expression la plus forte, la plus complète, la plus pleine, ces vers éclairés d'images d'une précision discrète, éblouissante, ces vers d'une forme classique où la langue la plus pure, la plus ferme traduit des sensations et des sentiments raffinés jusqu'à l'excès, ces vers où vibre en une éclatante harmonie une passion étrange, si vous voulez, malsaine, je n'y puis rien, ces vers qui ne renouvellent pas la poésie, certes, mais où se révèle, ce qui suffit, un poète original, un grand poète !

Qui refusera, dites-le, d'admirer cette poésie fiévreuse où frissonne le génie ?

\* \*  
\*

**JEAN DE GOURMONT n'a jamais connu Renée Vivien. Il ne sait rien du caractère de la poétesse, rien qui lui ait été révélé par des amis l'ayant fréquentée. Mais il a été séduit, émerveillé par sa poésie qu'il a profondément étudiée.**

**Dans son livre : *Muses d'aujourd'hui*, c'est ainsi qu'il se plaît à l'évoquer :**

Je ne sais rien de Renée Vivien (Pauline Tarn) que ce qu'elle a révélé d'elle-même dans ses livres. On l'a dite d'origine étrangère, « pétrie de races différentes, née de climats aussi divers que le Sud et le Nord ».... Sa poésie, où elle a mêlé l'intuition des poètes du Nord, leur inquiétude, à la volupté et à la sérénité orientale, me semble comme une tentative d'équilibrer ces divers tendances et hérédités qui luttent en elle.

Il y a en effet, dans ses vers, un goût de l'analyse subtile qui se marie à une sorte de fatalisme. Elle a écrit elle-même à propos de Sapho : « Les Lesbiens avaient l'attrait bizarre et un peu pervers des races mêlées. La chevelure de Psappha, où l'ombre avait effeuillé ses violettes, était imprégnée d'un parfum tenace de l'Orient, tandis que ses yeux bleus comme les flots, reflétaient le sourire limpide de l'Hellas. Ses poèmes sont asiatiques par la violence de la passion, et grecs par la ciselure rare et le charme sobre de la strophe. »

Cette double qualité, la violence de la passion et la sobriété du style, se retrouve dans l'œuvre de Renée Vivien. Nouvelle Sapho, elle a chanté les mêmes amours que l'aède de Lesbos, mais elle a comme christianisé l'émotion de Sapho, en substituant à la sérénité de la poétesse grecque, une sorte de perversité romantique. Ces idées de vice et de péché associés à ces gestes si simples leur donnent une valeur nouvelle...

... La prêtresse n'oublie jamais que ses amours saphiques qu'elle chante sont une religion secrète, ignorée ou méprisée du vulgaire. Elle trouve une sensualité intellectuelle dans cet aristocratismes de la sensation et du sentiment. Ces amours sont aussi sentimentales que les autres, d'une horlogerie sentimentale plus délicate et plus compliquée que les autres.

.... Il y a dans ces poèmes, des notations d'une très subtile délicatesse et d'une très délicate perversité. La poétesse chante comme pour endormir une peine profonde : elle écoute sa propre voix ou celle de son amante.

... C'est que, décidément, ces tendresses, ces caresses, pourtant douces comme des cous de cygnes, ne lui semblent être que l'ombre des joies qu'elle rêve : alors, tout se fait amertume, et c'est dans cette amère perversité que la Muse trouvera son bonheur.

On serait tenté de qualifier cette poésie d'artificielle ; mais on devine que c'est avec sincérité que la poétesse s'est suggestionné cette perversité qui donne une valeur à ses sensations. Elle en arrive à une acuité de lamentations qui est belle :

*Et le sanglot aigu pareil à la détresse.*

... Le rythme de ces vers est, en effet, harmonieux comme une caresse graduée vers l'étouffement final de la joie : il recrée l'état inquiet du désir, et, cette

« pureté dernière des yeux », avant que l'extase les ait envahis et troublés. Mais souvent le style de Renée Vivien se fait abstrait et ne veut retenir que le dessin des étreintes.

... Si, en lisant les poèmes de Renée Vivien, on ne peut s'empêcher de songer à Baudelaire, par cette perversité voulue et par cette sérénité et cette perfection, voulues aussi, de la forme, quelques subtilités sentimentales, plus actuelles nous rappellent Verlaine, le Verlaine qui chanta *les Amies*.

... Osons admirer chez elle ce que nous admirons chez Sapho, et comprenons que c'est une belle sincérité qui s'exprime dans ces vers :

*Pour l'Aphrodite, j'ai dédaigné l'Eros,  
Car je n'ai de joie et d'angoisse qu'en elle.  
Je ne change point, ô Vierges de Lesbos,  
Je suis éternelle.*

\* \*  
\*

**De même que Jean de Gourmont, PAUL FLAT ne sait rien des goûts, des habitudes de Renée Vivien. Mais, à travers son œuvre, il a su la découvrir. Il l'a remarquablement évoquée dans le livre *Nos Femmes de Lettres*. Le personnage qu'il a imaginé est bien celui de la poétesse, avec toute sa grâce, sa beauté, sa douleur et son amour. Il nous dit :**

Cette fois c'est nous qui devons sortir de nous-mêmes. Il nous faudra oublier nos habituelles façons de sentir et de penser, si nous voulons atteindre à reconstituer cette exceptionnelle personnalité de notre littérature féminine, Mme Renée Vivien :

*Je reviens chercher l'illusion des choses  
D'autrefois, afin de gémir en secret  
Et d'ensevelir notre amour sous les roses  
Blanches du regret.*

... Les plus fameuses reconstitutions de la vie antique depuis la *Salammbô* de Gustave Flaubert, jusqu'à l'*Aphrodite* de Pierre Louys, en passant par la *Thaïs* de M. France, ne sont, auprès de ces vers qu'artifice où le travail de l'érudit vient alourdir l'inspiration du poète : on y sent le coup du dictionnaire de l'archéologie, et tout justement cet effort qui est le contraire même de la vie. Rien de pareil chez l'auteur de *Sapho*...

... De quel art incomparable elle sait se plier au modèle qui régla cette inspiration ?

Comme un musicien, docile au génie du Maître qu'il admire, plie les mouvements de son rythme au thème initial dont il tirera ses variations, ainsi, notre jeune poétesse subordonne les accents de sa lyre à toutes les nuances que lui propose son modèle.

... Tandis qu'un auteur comme Mme de Noailles emprunte aux civilisations disparues certaines de ses images pour les situer dans un décor contemporain, Mme Renée Vivien ferait plus volontiers le contraire.

.... Seule la pureté de la forme nous rappellera chez Mme Renée Vivien les prédilections inhérentes à sa nature :

*Ta chair sans désir, tes membres perdus,  
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde.  
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.*

Si ces vers, d'une étrange perfection formelle, n'ont pas l'accent déchirant et contracté de tels autres, qui pareillement se lamentent sur la déchéance de la beauté, il n'en reste pas moins qu'ils associent, dans une imbrisable unité, la Beauté au Désir, et par conséquent affirment leur conception de l'amour. Mais c'est ici que nous touchons à la véritable originalité de Mme Renée Vivien, celle qui la différencie nettement de ses rivales littéraires.

... Mais, que peut valoir notre commentaire au prix des vers mêmes du poète  
célébrant le charme de l'Androgyne !

*Ta royale jeunesse a la mélancolie  
Du Nord, où le brouillard efface les couleurs.  
Tu mêles la discorde et le désir des pleurs,  
Grave comme Hamlet, pâle comme Ophélie.*

*Souris, amante blonde, ou rêve, sombre amant,  
Ton être double attire, ainsi qu'un double aimant,  
Et ta chair brûle avec l'ardeur froide d'un cierge.*

*Mon cœur déconcerté se trouble quand je vois  
Ton front pensif de prince et tes yeux bleus de vierge,  
Tantôt l'un, tantôt l'autre et les deux à la fois.*

\* \*  
\*

**MARTIN-MAMY, dans les *Nouveaux païens*, s'exprime ainsi :**

... Au surplus – et même si les plus récentes œuvres de Renée Vivien n'avaient pas vu le jour – ses vers, ou mieux certains de ses vers, ne se fussent point évanouis ainsi qu'une vaine fumée. La postérité, lorsqu'elle effectue son travail de classement se moque de l'avis du passé, et le silence de la critique au lendemain de la mort de Renée Vivien ne sera funeste qu'à la mémoire de la critique de ce temps, non à celle de Renée Vivien. Au fond, rien de moins compliqué que cette âme qui, alors même qu'elle pense des vers profonds et grave[s] ressemble encore à une âme de petite fille...

... Ah ! sans doute les esprits mal faits que ne sont pas assez purs pour découvrir l'intention derrière l'œuvre et l'âme derrière les mots, brandiront ce code de morale sociale indispensable à toute collectivité pour juguler les instincts des ignorants et les appétits des brutes et ils liront, avec des éclats de voix et des gestes tumultueux, l'article de ce code dont Renée Vivien sera condamnée. Et après ? Après, il sera prouvé une fois de plus que les sots abîment la Beauté lorsqu'ils la touchent avec leurs pattes sales... simplement.



\* \*  
\*

**Mme MARCELLE TYNAIRE a publié *Trois images de Renée Vivien*. Ce sont trois évocations de la jeune poétesse.**

***Septembre 1899.***

... Pauline T... n'est pas encore Renée Vivien. Eprise de poésie et de musique, ni triste, ni gaie, doucement grave, parfois doucement malicieuse, elle ne connaît pas encore son génie et son cœur. Depuis quelques années, elle écrit des vers qu'elle ne montre à personne. Elle me les a envoyés, et je les ai lus avec un sentiment de surprise et d'admiration....

***Un soir d'hiver 1908.***

... Elle entre comme un fantôme. Déjà bien malade, elle a souhaité me revoir et je suis venue. Son corps, plus fragile qu'autrefois ne révèle rien de ses contours, sous la très simple robe en mousseline noire. Un gros bouquet de violettes s'écrase sur sa gorge amaigrie, et le ton de ces fleurs est si sombre, qu'on ne les distinguerait pas de la robe sans la transition des feuilles vertes entre les violettes et le noir....

***La dernière image.***

Dans la nef de Saint-Honoré-d'Eylau, un matin de novembre dernier, le catafalque blanc, presque disparu sous les violettes... Le « Pie Jesu » tombe de la tribune, enveloppe le cercueil, l'auditoire, l'autel scintillant, et semble remonter vers la voûte, avec les parfums, les encens, les prières, les pensées... Les être équivoques, les figures cyniques et surnoises qui avaient rôdé autour de la poétesse et qu'elle avait écartés ne reparurent pas autour du cercueil. Renée Vivien était redevenue Pauline T... Les violettes se souvenaient des poèmes qu'elles embaumaient.

\* \*  
\*

**Mlle N. CLIFFORD BARNEY, qui a bien voulu me documenter sur Renée Vivien, a, aussi, consacré quelques pages à la poétesse. J'extraits d'un article paru dans *la Grande Revue*, ces lignes sur la fin de sa vie :**

Ayant éprouvé trop de souffrances, de regrets et de tristesses des êtres qui, cependant, l'aimaient le plus et la comprenaient le mieux, elle s'était presque entièrement isolée. Elle ne tolérait plus auprès d'elle que des serviteurs intéressés, des êtres d'une mentalité trop étrangère à la sienne pour se rendre compte qu'il aurait peut-être fallu tenter de la sauver – la sauver d'une morbidité qui ne la laissait plus désirer dans la vie autre chose que la mort. Cette mort, elle la chanta diversement dans ses poèmes et elle semblait l'attendre à chaque tournant de la vie comme celle qui viendrait sans la décevoir.

.....  
Très affaiblie depuis longtemps, elle n'offrait aucune résistance à la mort. Et comme les poètes de tout temps (mais ne manquant matériellement de rien, entourée d'un luxe aussi lassant que la pauvreté) elle mourut – d'inanition.

\* \*  
\*

**ANDRE GERMAIN, dans son livre : *Renée Vivien*, a évoqué la jeune fille sans la chercher dans ses poèmes. Il nous la montre encore enfant, puis jeune fille. Nous la voyons dans son intimité, tantôt à Paris, tantôt à Nice ; à Mytilène avec Lorély, et enfin, à l'Heure des mains jointes :**

L'âme de Renée Vivien, fière comme l'une de ces vierges casquées près desquelles son songe vécut, ne connut devant le sombre futur ni le doute ni l'effroi. Elle eut l'orgueil d'aimer, là où d'autres s'épouvanteraient. Très vite elle osa se réjouir de la longue nuit que nie craindrait plus l'aurore, et son implacable sincérité préférant parmi toutes les amantes la plus sincère, elle lui disait déjà, à l'heure même d'un cher enivrement :

*J'attends, ô bien-aimée ! ô vierge dont le front  
Illumine le soir de pourpre et d'allégresse  
Ton hymen aux blancheurs d'éternelles tendresses,  
Car ton baiser d'amour est subtil et profond...*

Mais l'autre outrage, comment l'eut-elle pardonné, celui qui avait fait de ses vingt premières années, un heurt, une souffrance mesquine et une geôle, et qui, sur son front de vierge et de penseur fiancé aux caresses de la double couronne, avait posé cette guirlande dérisoire que les hommes tressent pour les poètes avec des brins de paille ?

Il est des enfants qui portent en eux un destin de poète. Les Fées qui éveillent les divins murmures au cœur endormi trouvent dans le berceau sur lequel elles se penchent tous les présents de la vie.

... Mais les amies mystérieuses ne suffisent pas à protéger leurs premiers pas sur une terre où tout est incertain. Elles ne peuvent qu'accepter l'injuste deuil si des mains grossières, sous prétexte de maternité ou d'éducation, s'approchent du front fragile sur lequel elles avaient posé un signe de lumière.

De telles enfances commencent par un malentendu.

... Toutes les tortures mesquines qui dans les réalités précises comme dans un symbolique domaine, forcent les jeunes amants de la Beauté à porter de grotesques vêtements, Renée Vivien les avait endurées.

... Le Hasard – ou quelque volonté plus harmonieuse – avait pour une fois enchanté de toutes les prévenances les pas incertains de Renée Vivien. Elle habitait, le long d'une claire avenue, la même maison que son amie ; maison qui demeura pour elle hantée d'un tel attrait que plus tard, désemparée, et quand le cruel Irréparable était déjà survenu, elle voulut s'y fixer.

... Il ne convient pas de décrire l'apparence physique de cette jeune fille, puisque Renée Vivien en vit et n'aima que les traits de son âme.

*Ton âme c'est la chose exquise et parfumée  
Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,  
Et qui, plein d'amour, s'étonne d'être aimée...*

*Comme un souffle des bois où sont les violettes,  
Ton âme vient frôler le front du désespoir,  
Et l'on apprend de toi des bravoures muettes.  
Ton âme est un poème, et le chant, et le soir...*

... Un soir de novembre vint vers elle celle que ses poèmes et ses livres immortalisent sous le nom de Lorély. C'était un soir de novembre neigeux et candide. La chambre était enchantée par la présence innombrable des lys.

... Lorély a écrit un jour, évoquant Sapho, ces mots qui me poursuivent :

*Mon sourire est une destinée...*

Son sourire, qui était l'âme de ses beautés, fut la destinée de Renée Vivien.

... Deux poèmes nous ont gardé l'éblouissement de cette heure, celui de Renée qui s'affirme : Ainsi je parlerai... et – reflet si délicieux qu'il devient une source – celui de Lorély, fiévreusement inspiré, à Bayreuth, par l'attrait de l'Irréparable et la présence des plus belles musiques.

Du songe de ses jeunes années Renée Vivien s'éveillait soudain frémissante, tragique, mais à cette heure-là surtout enivrée.

... Renée Vivien était à Lorély pour la vie. Et Lorély ne fut jamais tout entière à elle, même pour une heure. Ces mots résumant, je crois, avec une sincérité simple tout le drame de leur amour.

... La mort la hante et l'empoisonne... Cette année fatale lui emporte tout ce qu'elle aimait. Lorély regagne l'Amérique, et pour elle ce voyage est plus lointain que celui qui avait entraîné son amie au-delà des portes mystérieuses.

... Nous touchons ici au problème le plus pénible de cette histoire. La nouvelle venue n'avait rien qui fut vraiment apparenté à Renée Vivien. Son œuvre ne la nomme jamais ; elle est comme absente de sa vie sentimentale. Et pourtant ce ne fut pas un attachement de quelques semaines ou de quelques mois, nous le suivrons comme un envoûtement jusqu'aux dernières heures.

... La beauté de la vie de Renée Vivien, malgré toutes ses tristesses, c'est de n'avoir jamais été stagnante, de s'être toujours avancée et épanouie.

... A Mytilène, elle fut heureuse. Ses vers nous le disent, car, dès que la joie touche leurs ailes lassées, le nom bien-aimé revient comme l'écho même du bonheur.

... Par un crépuscule doux et délicat où semblaient s'épanouir les violettes de ses chants, j'ai pénétré dans son jardin de Nice... Là, elle n'est pas tout à fait morte. Là, pour une heure j'ai causé avec elle, j'ai goûté la paix triste et la frêle tendresse de son âme.

... Son culte joignait la Mort à la Beauté, ses offrandes se partageaient avec justice entre les deux divinités que les hommes n'ont point coutume de réunir. Elle n'osait préférer l'une à l'autre.

... Elle se mêlait aux vivants mais avec un visage qui n'était plus semblable aux leurs.

... Sa simplicité orne les paroles de son lit de mort. Elle nomma Lorély et dit : « Ce fut mon unique amour. » Elle murmura aussi : « Je ne regrette pas d'avoir écrit des vers qui étaient beaux. » Fierté, touchante sobriété grecque qui vêt encore ce cœur christianisé...

\* \*  
\*

**JEAN HERITIER** auteur de remarquables *Essais de Critique contemporaine*, parus en 1923, est un esprit très pénétrant ; mais il est fervemment catholique. A ce titre, la souffrance de Renée Vivien lui apparaît comme le fatal effet de « la vanité de ses désirs » ; mais, formé par une forte culture classique, doué d'une rare sensibilité intellectuelle, il sait admirer et s'émouvoir en présence d'un lyrisme pathétique qui s'exprime dans une langue si pure :

En Renée Vivien, on salua une nouvelle Sapho. La complication de son art était le miroir fidèle de sa personnalité. Fille désenchantée d'une païenne décadence, elle n'aimait plus la vie (son dégoût alla jusqu'à la mort) sans en avoir toutefois perdu le sens. Et même, perverse dans ses désirs et ses imaginations, elle gardait une sincérité entière. De l'amour, elle avait refusé de connaître d'autres apparences que celles dont s'était si longtemps contentée l'amante dédaignée de Phaon. Depuis les strophes de la Lesbienne, on n'avait point entendu de tels accents, si déchirants à la fois et pathétiques, disciplinés pourtant, fût-ce en leurs plus cruelles violences, selon la règle inflexible de la beauté. *Medium de fonte leporum...*

La souffrance de Renée Vivien, pourtant, n'est pas faite de l'amertume des plaisirs. La trame de sa poésie est l'antinomie de la chair trop satisfaite et de l'âme méconnue ou trahie. C'est la traduction lyrique des idées et des sentiments que suscite le spectacle de la beauté périssable d'un être en face de l'indifférence de la nature. Elle dit le néant d'un amour où vibrent les caresses, mais que n'anime pas un cœur généreux. Elle dit l'absence de l'âme en cet amour. L'âme est seule capable d'assurer la durée intérieure d'une passion. Elle triomphe de la course des choses. La morsure des heures fugitives n'a pas de prise sur elle. De n'avoir pas trouvé cet âme Renée Vivien a souffert et est morte.

... Le lyrisme de Renée Vivien, très proche de celui de Baudelaire, repose sur la conscience qu'elle eut de la vanité de ses désirs.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

### I. L'œuvre de Renée Vivien

#### POESIE

#### (Vers et poèmes en prose)

**ETUDES ET PRELUDES**, Paris, Lemerre, 1901, in-18.

**CENDRES ET POUSSIERES**, Paris, Lemerre, 1902, in-18.

**BRUMES DE FJORDS**, Paris, Lemerre, 1902, in-18.

**ETUDES ET PRELUDES, 2<sup>e</sup> édition**, avec couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1903, in-18.

**DU VERT AU VIOLET**, Paris, Lemerre, 1903, in-18.

**EVOICATIONS**, Paris, Lemerre, 1903, in-18.

**LA VENUS DES AVEUGLES**, avec couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1904, in-18.

**A L'HEURE DES MAINS JOINTES**, avec couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1906, in-18.

**CHANSONS POUR MON OMBRE** (œuvre publiée sous la signature de Pauline M. Tarn), Paris, Lemerre, 1907, in-16.

**FLAMBEAUX ETEINTS**. (tirage à cent exemplaires numérotés sur vieux Japon.) Paris, Sansot, 1907, in-8.

– *Le même ouvrage*, nouvelle édition. (Tirage à cinquante exemplaires numérotés sur vieux Japon.) Paris, Sansot, 1907, in-8 raisin.

– *Le même ouvrage*, troisième édition. (Tirage à cent exemplaires numérotés sur Japon impérial.) Paris, Sansot, 1908, in-8 raisin.

– *Le même ouvrage*, Paris, Sansot, sd, petit in-32 couronne.

Sillages (Tirage à cent vingt-huit exemplaires numérotés, dont 31 sur vieux Japon, 72 sur Japon impérial et 25 sur Fatherweight.) Paris, Sansot, 1908, in-4 cavalier.

– *Le même ouvrage*, Paris, Sansot, sd, petit in-32 couronne.

**POEMES EN PROSE** (Brumes de fjords, - Du vert au violet). Avec un portrait de l'auteur, par Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1908, petit in-18.

**POEMES** (choix de poèmes antérieurement publiés). Paris, Lemerre, 1909, in-8.

Henriette Willette, « Le Livre d'or de Renée Vivien », Paris : Le Livre d'or, 1927.

---

**PETITS POEMES EN PROSE** (*Les Quatre vents – Le Cygne noir – La Mendicante – Le Long de l'abîme*) Paris, Sansot, 1909, petit in-12 couronne.

**POUR MA SŒUR** (poème publié hors commerce sous le nom de Pauline Tarn) Paris, Sansot, 1909, plaq. in-4.

**DANS UN COIN DE VIOLETTES** (œuvre posthume), couverture illustrée. ( Tirage à cinquante exemplaires numérotés sur Japon impérial.) Paris, Sansot, 1909, in-8 cavalier.

– *Le même ouvrage*, précédé d'un avertissement des éditeurs et d'une préface de Paul Flat, couverture illustrée. Paris, Sansot, 1910, in-18.

– *Le même ouvrage* (avec avertissement et préface). Paris, Chiberre, s.d., petit in-32 couronne.

**LE VENT DES VAISSEAUX** (œuvre posthume), couverture illustrée (Tirage à cinquante exemplaires sur Japon impérial.) Paris, Sansot, 1909, in-8 cavalier.

– *Le même ouvrage*, couverture illustrée. Paris, Sansot, 1910, in-18.

– *Le même ouvrage*, Paris, Chiberre, s.d., petit in-32 couronne.

**HAILLONS** (œuvre posthume), couverture illustrée. (Tirage à cinquante exemplaires numérotés sur Japon impérial.) Paris, Sansot, 1909, in-8 cavalier.

– *Le même ouvrage*, Paris, Sansot, 1910, in-18.

– *Le même ouvrage*, Paris, Chiberre, s.d., petit in-32 couronne.

**VAGABONDAGES**, poèmes en prose (œuvre posthume). (Tirage limité à deux cent soixante-dix exemplaires.) Paris, Sansot, s.d., petit in-18.

**POEMES DE RENEE VIVIEN, Tome 1<sup>er</sup>** (*Etudes et Préludes – Cendres et Poussières – Evocations – Sapho – La Vénus des Aveugles*) Paris, Lemerre, 1923, in-18.

**POEMES DE RENEE VIVIEN, Tome 2** (*Les Kitharèdes – A l'Heure des mains jointes – Sillage – Flambeaux éteints – Dans un coin de violettes – Le vent des vaisseaux – Haillons*) Paris, Lemerre, 1924, in-18.

#### ROMANS ET AUTRES OUVRAGES EN PROSE

**LA DAME A LA LOUVE**, couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1904, in-18.

**UNE FEMME M'APPARUT**, couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1904, in-18.

UNE FEMME M'APPARUT, nouvelle édition, avec autre couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1906, in-18.



Henriette Willette, « Le Livre d'or de Renée Vivien », Paris : Le Livre d'or, 1927.

---

UNE FEMME M'APPARUT (édition remaniée). Paris, Lemerre, 1910, in-18.

**LE CHRIST, APHRODITE ET M. PEPIN.** Paris, Sansot, 1907, petit in-12 couronne.

**L'ALBUM DE SYLVESTRE.** Paris, Sansot, 1908, petit in-8 carré à l'italienne.

#### TRADUCTIONS ET IMITATIONS DE POETESSES GRECQUES

**SAPHO**, couverture illustrée de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1903, in-18.

**LES KITHAREDES**, traduction nouvelle avec texte grec, couverture illustrée et diverses illustrations h.t. de Lévy-Dhurmer. Paris, Lemerre, 1904, in-18.

**SAPHO ET HUIT POETESSES GRECQUES** (édition signée \*\*\*) Paris, Lemerre, 1909, in-18.

#### *II. Ecrits inspirés par l'œuvre de Renée Vivien*

##### PROSE

**E. LEDRAIN** : *Le Mouvement littéraire*, « L'Illustration », 18 avril 1903.

**J. ERNEST-CHARLES** : *Les Samedis littéraires*. ( les poètes). 2<sup>e</sup> série, Paris, Perrin, 1904, in-18.

**GEORGES CASELLA et ERNEST GAUBERT** : *La nouvelle Littérature*, (Les Femmes et la Poésie), Paris, Sansot, 1908, in-18.

**CHARLES MAURRAS** : *L'Avenir de l'Intelligence*, Paris, Perrin, 1905, in-18 et édition définitive dans *Romantisme et Révolution*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1925, in-8.

**PAUL FLAT** : *Nos Femmes de lettres*, (Mme Renée Vivien). Paris, Perrin, 1909, in-18.

**PAUL FLAT** : *Préface à « Dans un coin de violettes »*, par Renée Vivien. Paris, Sansot, 1909, in-18 (et réimpression Chiberre, s.d., petit in-32 couronne.)

**NATALIE CLIFFORD BARNEY** : Renée Vivien, « La Grande Revue », mars 1910.

**PAUL FLAT** : *Les Reliques de Renée Vivien* (préface de Dans un coin de violettes) « Revue Bleue », 2 juillet 1910.

**MARCELLE TINAYRE** : Trois images de Renée Vivien. « Shéhérazade » n°2, 1910.

Henriette Willette, « Le Livre d'or de Renée Vivien », Paris : Le Livre d'or, 1927.

---

**JEAN DE GOURMONT** : *Muses d'aujourd'hui, (Renée Vivien)*, Paris, Société du Mercure de France, 1910, in-18.

**ROGER LE BRUN** : *Le Paradis de Renée Vivien*, « La Chronique des Lettres françaises », 20 juillet 1910.

**LOUIS MANDIN** : *Renée Vivien*, « Le Feu », 1<sup>er</sup> octobre 1910.

**MARTIN-LAMY** : *Renée Vivien*, « Le Feu », 1<sup>er</sup> décembre 1910.

**MARTIN-LAMY** : *Les nouveaux Païens, (Renée Vivien)*, Paris, Sansot, s.d., in-18.

**ANDRE GERMAIN** : *Renée Vivien*. Paris, Crès, 1917, in-16 carré.

**JEAN HERITIER** : *Essais de Critique contemporaine*, 1<sup>re</sup> série, (Le Lyrisme féminin dans la poésie française), Paris, Chiberre, 1923, in-16 Jésus.

**ALPHONSE SECHE** : *Les Muses françaises, Anthologie des femmes poètes (Renée Vivien)*, Paris, Louis-Michaud, s.d., in-16.

**COLETTE** : *Aventures Quotidiennes (Mausolées)*, Paris, Flammarion 1924, in-16.

**EDWARD SANSOT** : *Souvenirs sur Renée Vivien*, conférence donnée, le 7 février 1924, au théâtre Victor Hugo de Nice ; Nice, Modern Studio, s. d., plaq. in-16.

**PAUL MATHIEX** : « La Presse », 11 janvier 1926.

#### POESIE

**CAMILLE LEMERCIER D'ERM** : *La Muse aux violettes* (poème), Paris, Sansot, 1910, plaq. in-16.

**CHARLES MOULIE** : *Le Tombeau de Renée Vivien* (poème), Paris, Sansot, 1916, plaq. in-16.

**CAMILLE ARNOT** : *Des Violettes pour Renée Vivien* (poème), Paris, Sansot, 1920, plaq. in-16.

**GEORGES BONNAUD** : *Trois Chansons pour Renée Vivien* (poèmes), Paris, Messein, 1926, plaq. in-16.

#### MUSIQUE

**RHENÉ-BATON** : *Dans un coin de violettes*, 6 mélodies, poésies de Renée Vivien. (Sous la protection des violettes – Pour le lys – Veillée heureuse – Sanctuaire d'Asie – Pour mon cœur – Prière), Paris, Durand, s.d., brochure in-4°.